

— Hiver 2011 —

Jordi Cardoner ■ Nimzowitsch ■ Le Golvan ■ Maud Saintin

Antonella Fiori ■ Rip ■ François Cosmos

Richard Maurel ■ Salima Rhamna

Janine Martin-Sacriste ■ Isabelle Monin ■ Lemon A

Numéro 4

■

Sommaire

RUBRIQUES - MODE D'EMPLOI

Aux environs : rubrique de proximité dans laquelle l'auteur évoque un événement, un espace ou un élément culturel local réel et identifiable.

De l'utilité de l'art : cette rubrique est centrée sur l'aspect purement utilitaire que l'on peut associer à une œuvre d'art, un artiste, un mouvement esthétique...

Scandale ! cette rubrique se consacre à la polémique. L'auteur y développe une argumentation mordante et implacable à l'encontre d'une cible désignée.

Aujourd'hui : rubrique consacrée aux nouvelles tendances et aux phénomènes contemporains émergeant sur le Net ou dans la rue.

Fulgure : texte court en prose de 1 500 signes espaces compris (+ ou - 150 signes). Aucune contrainte stylistique ou thématique.

Buzz : présentation et mise en perspective d'un auteur ou d'un éditeur à travers une interview et quelques textes.



La boîte aux lettres de la rue Baru

Jordi Cardoner

Il y a encore des êtres obstinés dans ce monde qui croient en *La Poste*.

Il y a encore des esclaves de l'écrit qui poussent leurs stylos comme on pousse une charge surhumaine sur le long papier-lettre de la vie.

Il y a encore en ce monde cynique et surdimensionné quelques petites gens qui écrivent des lettres d'amour.

Et moi je me pose toujours là, sur la terrasse d'un café, à proximité d'une boîte à lettres, et je les regarde, je les regarde déposer leurs courriers.

Il y a ceux qui laissent leurs enveloppes tomber dans l'orifice sans la moindre hésitation. Ceux-là n'ont rien à voir avec les gens que j'observe. La plupart du temps il s'agit pour eux de satisfaire la poursuite d'une démarche administrative. Une commande à *La Redoute*. Une facture à payer.

Ils repartent sans reprendre leur souffle, ils se feront écraser plus loin par le trente-huit tonnes de leur ennui mortel. Ce sera dans l'ordre des choses. On n'en reparlera plus.

Mais il y a toutes ces mains qui tremblent, qui hésitent un instant avant de déposer leur courrier. Il y a ces regards une fois la chose faite. Ces longs regards vers le ciel comme s'ils voyaient déjà leurs courriers s'envoler.

À l'heure où la plupart des enfants envoient des e-mails au père Noël, il y en a encore qui goûtent avec délice la colle d'un timbre comme on tremperait son doigt dans une confiture oubliée sur la table.

Et moi, moi je n'ai jamais su écrire autrement que sur un clavier d'ordinateur.

Et moi, moi je n'ai jamais écrit de lettres d'amour véritables (?).

Moi, je n'ai reçu de mes amies que quelques textos ambigus pour émailler ma sexualité morose.

Et je ne crois plus au père Noël depuis le CE2.

Alors je les regarde, je les regarde déposer leur courrier, et j'aimerais être comme eux.

*

Aujourd'hui je me suis posé devant un thé à la menthe, dans le quartier Figuerolles.

Je me suis assis devant la boîte à lettres au coin de la rue Baru, comme on s'assoit devant les limites ultimes de la désespérance.

Et devant moi j'avais l'impression de voir un être vivant.

Un oiseau pris dans le pétrole qui se débat encore, condamné.

Car la boîte à lettres au coin de la rue Baru est la boîte aux lettres la plus pourrie du monde.

Elle est couverte de fientes d'oiseaux sur plus de cinq centimètres. Les excréments acides ont coulé sur ses flancs en longues stalactites marron. Elle n'est presque plus jaune. C'est comme si le Golem s'était torché avec un canari. Par-dessus tout cela, comme une cerise en décomposition posée sur un gâteau moisi, il y a une vieille épluchure de clémentine, verte, posée là comme une couronne mortuaire sur un vieux caveau de caca d'oiseau. Au fond, près du mur, gît encore un vieux paquet de cigarettes vide, pris à mi-corps dans cette gangue, comme un iceberg rouge dans un océan de merde gelée. Il se dégage de ce tas d'ordures comme une énergie infinie. Elle paraît radioactive cette boîte à lettres. Le facteur doit certainement enfiler une combinaison BCR pour venir la vider.

Comment est-il possible de laisser une boîte aux lettres dans un tel état ?

Et dire qu'il doit y avoir à Antigone, des boîtes à lettres *design*, signées par Garouste, en acier inoxydable, qui abritent en leur sein le vide méprisant des pensées minables de la petite bourgeoisie montpelliéraine. On doit les astiquer six fois par jour comme on astique le membre viril d'un joli moloch charmant.

Et on laisse à Figuerolles les boîtes à lettres se couvrir de merde, d'une telle quantité de merde qu'elle paraît même exploitable. C'est un gisement grandiose ce qui recouvre la boîte à lettres de la rue Baru. On doit tirer de cet endroit un guano de grande qualité. Il faudrait en mettre dans nos poches, comme les prisonniers des quartiers populaires, et chaque fois qu'on traverserait les *Galeries Lafayette*, on en laisserait tomber. Et il se développerait sur le sol de tous les magasins bourgeois des mousses et des lichens, sur lesquels les familles viendraient pique-niquer pour profiter des RTT.

Mais il n'y a pas de vase communicant pour la merde. La merde faut toujours qu'elle s'accumule quelque part. Figuerolles c'est le papier-cul de Montpellier. Et le papier-cul de Figuerolles, c'est la boîte à lettres de la rue Baru.

Dire que c'est par là probablement que les vieux Arabes du quartier envoient leur argent au pays.

Il doit y avoir sous cette tartine de crottin des magnifiques lettres d'amour qui hurlent oh ma chérie, oh mon amour, comme je t'aime, sous mon toit de fiente épaisse, comme je t'aime, sous ma carapace d'excrément, de chiasse, de plumes et de petit duvet, comme je t'aime du fond de ma petite enveloppe terrorisée par les pigeons.

Petit papa Noël, toi qui descendras du ciel, amène-nous des éponges par milliers.

*

Elle s'est arrêtée au milieu de la rue, cette voiture.

Et l'enfant dedans, il est sorti.



Il avait l’air content, sa petite lettre à la main.
Mais quand il a vu la boîte à lettres, il n’avait plus l’air content du tout.
Elle s’est mise à hurler, la maman dans la voiture.
Il avait l’air embêté, sa petite lettre à la main.
Il regardait la boîte à lettres, il regardait sa maman.
Et elle s’est remise à hurler, la maman dans la voiture.
Il avait l’air de vouloir pleurer, sa petite lettre à la main.
Il faisait non de la tête, il ne voulait pas la mettre là-dedans.
Alors la mère dedans, elle est sortie.
Elle lui a prise la lettre des mains, et elle l’a mise dans la boîte.
Dans la boîte à lettres, au coin de la rue Baru.

*

Comme je le comprends ton caprice, mon petit.

Comme je n’aimerais pas, moi non plus, introduire ma lettre au père Noël dans ce trou puant.

Ce n’est plus de la correspondance à ce stade, c’est du *fist-fucking*.

Comme je le comprends ton caprice, mon ange.

Tes joujoux par milliers sont couchés sur le papier, et on dirait que ce cloaque jaunâtre les digère peu à peu.

Mais ne t’inquiète pas mon petit, je les surveille, tes joujoux.

Je veille à ta lettre, comme le marchand de sable veille à ton sommeil.

Ou comme le père Fouettard veille à ton éducation.

Ou comme le père Noël veille à tes futurs joujoux.

Tu ne me connais pas encore.

Pourtant je suis un personnage mythique venu du fond des âges et du fond des bistrots.

Connais-tu mon nom ? Je m’appelle le père Glandeur.

Nourri de demis et de RMI, je veille aux lettres des enfants car je n’ai rien d’autre à foutre en ce monde.

Je suis le père Glandeur et boire me donne des pouvoirs magiques. Le savais-tu ? Quand j’ai trop bu, j’ai le pouvoir de tout multiplier par deux. On dit que je vois double. C’est faux. Je vois pour toutes les choses de ce monde son partenaire obligé. Et quand je me regarde dédoublé, je ne me sens plus si seul. Et quand je regarde la double-merde accrochée au coin de la rue Baru, je vois plus de lettres dedans. Ça multiplie les souhaits des enfants, et les lettres d’amour, et l’argent envoyé au pays. Tu auras deux panoplies, deux grues, deux *gameboys* ou deux SMIC.

Tu auras deux copines, comme Papa.

Tu auras une famille bi-parentale, comme tout le monde.

Ou si tu as déjà deux papas, tu en auras quatre.

Tout le monde aura deux demis car c’est ma tournée.

Mais je veux que tout le monde chante, mon enfant, que tout le monde chante avec le père Glandeur, sa petite chanson désespérée.

Le facteur n’est pas passé. Je crois qu’il ne passera jamais.
Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi… dimanche.
Non, le facteur n’est pas passé. Je crois qu’il ne passera jamais.
Lundi, mardi, mercredi, mais jeudi après-midi il s’est passé quelque chose.

*

Oui, jeudi après-midi il s'est passé quelque chose.

Sur la chiasse colique du temps, il s'est passé quelque chose.

Sur la diarrhée lente de mon attente, il s'est passé quelque chose.

Sur la colombine accumulée, un volatile immaculé s'affairait.

Il avait tout l'air d'un pigeon.

Un pigeon tout blanc.

Un pigeon qui me regardait, connement, en roucoulant.

Un pigeon de la race de ceux qui ont vu du pays.

Oui, c'est bien cela, un pigeon voyageur.

Habilement il passait sa tête par l'ouverture, et il attrapait le courrier.

Et chaque lettre ainsi sortie, il la plaçait sous son aile.

Il aurait eu une *Gitane* maïs dans son bec, je n'en aurais pas été plus surpris.

Et le plus fascinant dans tout cela, c'est qu'en même temps il se vidait la tripe.

Chaque fois qu'il tendait le cou pour attraper une nouvelle lettre, à l'autre bout, comme si l'effort effectué décontractait ses sphincters, il lâchait une fiente.

Mais d'une façon très professionnelle. Très digne. Sans jamais tacher le courrier, ni son bel uniforme de pigeon consciencieux.

Il déféquait naturellement, comme si c'était de son trou du cul qu'il tirait toute son ardeur.

Et sous son croupion, sur la boîte à lettres au coin de la rue Baru, la merde s'accumulait, comme l'unique témoignage de son dévouement exemplaire.

Car il y a encore des êtres obstinés dans ce monde qui croient en *La Poste*. Des pigeons de l'aéropostale ou je ne sais quoi. Des Saint-Exupéry emplumés.

« *Le conducteur de peuple…* » qu'il écrivait dans *Vol de Nuit* .

« *… eut pitié, immensément, de sa mort. Pas de sa mort individuelle, mais pitié de l'espèce qu'effacera la mer de sable. Et il menait son peuple dresser au moins des pierres, que n'ensevelirait pas le désert.* »

Est-ce cela, pigeon, que tu construis en chiant sur la boîte à lettres de la rue Baru ?

Est-ce elle, cette pierre que n'ensevelirait pas le désert ?

Si tel est le cas, je demande à tous les Montpelliérains de respecter ton œuvre, et de ne jamais, ô grand jamais, nettoyer la boîte à lettres au coin de la rue Baru.

Car dans sa gangue de fiente, la boîte à lettres de la rue Baru restera, monolithe fécal, là où l'âme de l'homme a déjà disparu.



Dieu est un crime contre l'humanité

Nimzowitsch

Dieu est un crime contre l'humanité. Marie était bien placée pour le savoir, elle allait à la messe tous les dimanches. La couverture idéale : dans tous les polars, le tueur en série était un geek qui passait à l'acte, un marginal névrosé qui occupait ses journées à tapisser les murs de sa cave d'articles de presse consacrés à ses macabres exploits. Elle, elle était intégrée à la communauté, et la communauté le savait bien. Elle avait des enfants ; elle allait voter ; elle signait les pétitions ; on la voyait souvent au marché ou à la bibliothèque. Sa vie entière était un alibi offert à la vue de tous. Elle attendait là, assise toujours à la même place sur les longs doigts noirs des bancs. Les gens s'asseyaient toujours à la même place. Ils faisaient toujours la même chose. La répétition des actes et des mots l'angoissait. Les animaux aussi faisaient toujours la même chose. En les regardant se singer ainsi mutuellement chaque semaine, assis, insipides, patiemment soumis, Marie était de plus en plus convaincue que l'évolution des espèces ne signifiait pas le progrès : depuis qu'il avait inventé le concept ridicule et infamant d'une entité supérieure veillant sur lui, qu'il se drapait derrière un mensonge trop grand pour soi, l'homme avait entamé sa régression. De millénaire en millénaire, il redeviendrait primate, chien, porc, rat, cloporte, bactérie. Microbe parmi les microbes. On ne les différencierait plus. Organismes monocellulaires pour une monopensée.

Le sermon commença : chacun savait ce qu'il avait à faire. On s'en remettait à la suprême falsification. Des croyants. Des communiants. Marie n'avait jamais vu en eux que des bactéries aspirant à l'éternité. C'étaient les habitués, des piliers d'autel, ceux du quartier et quelques autres, soixante-dix ans de moyenne d'âge, réunis sous la croisée d'ogives de l'église. Elle avait toujours semblé à Marie une grande stèle creuse, ses vitraux des amas de tessons de verre ramassés après une bagarre de *pub*. Le gémissant en toge entama son homélie poussive, il y avait comme toujours de longues citations, des phrases ampoulées, des quintes de toux. Le curé précocement dégarni s'échinait à reproduire à l'identique gestes, mots et idées, elles rebondissaient

mollement dans son crâne depuis vingt ans déjà, finiraient à la longue par se dissoudre dans cette geôle organique en cours de pourrissement.

L'église s'effondrait imperceptiblement sur eux, sur elle-même, dans les soupirs retenus, la désillusion qu'on tentait de diluer les mains jointes en crachant sur l'univers perverti ici-bas. Marie détestait tous ces gens ; elle ne savait que trop pourquoi ils étaient là. Nébulisant le réel dans l'égrènement mécanique de formules, ils espéraient parvenir à une convaincante imitation d'oubli par l'éructation intestine de fébriles oraisons jaculatoires. Souvenirs et peurs macéraient dans l'exsudat de leur encéphale, exhalant une odeur de culpabilité partagée que personne ne pouvait fuir, seulement supporter, sans répit ni repos. On voulait se persuader de mériter un arrière-monde où tout serait forcément mieux qu'ici. Paix, bonheur, félicité, joie sur la Terre, la sérénité dans les âmes et mon cul sur la commode. Des formules publicitaires. Ça devait leur parler. Marie voyait les curés comme des présentateurs de télé-shopping sur le retour cherchant par tous les moyens à convaincre leur auditoire de son importance. Faire croire aux gens qu'ils existaient. Qu'ils existeraient toujours. Que le néant n'était pas pour eux. Tous nourrissaient une aversion profonde pour la vie, la seule qui existait, celle de la matière, l'enroulement de boyaux les composant. Ils s'estimaient supérieurs, voulaient être plus que ça, réclamaient la vapeur dorée au parfum d'encens d'une âme s'échappant d'eux après leur dernier soupir, et des chœurs angéliques les menant doucement au ciel, sur des airs langoureux de violon. Ils le réclamaient semaine après semaine, encore et encore, avec rage, de toutes leurs forces obstinées, pathétiques. Des bactéries. Des bactéries de chair déguisées. Elles finiraient par y passer quand même, il n'y aurait personne pour les conduire par la main à travers les nuages ; on se relaierait à quatre pour les porter jusqu'au caveau en location. Un instant après que leur cœur aura cessé de cracher du sang, que leurs poumons auront arrêté de se gonfler d'air, que l'électricité aura terminé d'irriguer leurs bourrelets endocrâniens, la carcasse redevenue anonyme fourmillera sans eux dans sa bière, au fond de la fosse. Elle s'occupera autrement, selon la même loi évolutive, devenant cheminée scrofuleuse, active, marinant ses crépitations dans les graisses acides dégradées, d'où sortiront des germes de corail ne les concernant plus. Leurs os moisiront sous terre. Les vers suceront leurs yeux. La vie les oubliera. Ils ne le voulaient pas, non, surtout pas, étaient prêts à tous les mensonges pour s'extraire d'une existence seulement faite de tripes et de sang.

Il y avait là un fumet d'hypocrisie, de putréfaction noyée sous l'encens, au sein duquel chacun jetait tôt ou tard un regard grave à la représentation doloriste d'un cadavre en croix controuvé. Prier devant l'erreur consentie, mentir à un mensonge pour se tromper soi-même. On irait quémander plus tard les absolutions à la chaîne, la réservation en première pour un paradis en dentelle et coton derrière le ciel trop blanc. On y arriverait, coûte que coûte. En lambeaux. En poussière. On y arriverait quand même, éparpillés, béats. Marie ne supportait plus ce cirque : bien des fois, elle avait pensé assassiner ce curé amaigri au physique d'expert-comptable, ne serait-ce que pour voir la surprise et la terreur sur son visage austère qui n'exprimait rien. Elle le trouvait repoussant, terne, compassé, comme cet endroit. De nos jours, elle ne comprenait même pas que l'on puisse croire. Marie n'était pas un monstre

d'insensibilité pour autant, elle concevait parfaitement l'ampleur du désarroi humain, sa peur ancestrale du néant auquel il retournerait, de même que la médiocrité de ses connaissances initiales : si les religions avaient eu un sens pour rassurer des peuples apeurés en leur donnant l'illusion d'un but et d'une solution, si elles avaient pu constituer un moyen efficace pour dominer les peuples et renforcer la cohérence des sociétés, pourquoi se cacher aujourd'hui encore derrière ces alibis de la lâcheté ? Personne ne croyait plus aux prophètes, le parcours chaotique des livres soi-disant révélés écartait toute révélation, et les avancées scientifiques n'avaient eu de cesse de les contredire avec raison : qu'y avait-il à chercher dans ces croyances infantiles et désuètes ?

Marie ne comprenait pas. Elle aurait préféré être ailleurs, ne le pouvait pas, elle se serait exclue d'elle-même et mise en danger. Les filles étaient assises à côté, pour faire bonne figure. Elles avaient droit à la messe mais pas au catéchisme : Marie ne tenait pas à faire du zèle, et ne faisait absolument pas confiance au curé. Ces soupçons n'étaient peut-être pas fondés, il ne tripotait pas nécessairement les gosses. Elle se foutait qu'il le fasse ou non. Si c'était le cas il devait y aller sans capote, rien à redire, la loi de Dieu était respectée. Plus elle regardait ce sale ratichon, plus elle était sûre qu'il avait déjà dû y penser. Y penser souvent. Y penser encore. Comme elle avec les meurtres. Lui ne passerait pas à l'acte. Ou maladroitement. Elle ne pouvait s'empêcher de le fixer avec mépris de temps à autre, avant de feindre un sourire timide pour se dédouaner de toute inimitié à son égard. On ne pouvait deviner aucune expression sur sa face glabre, aucune émotion humaine ne se lisait sur ce visage lisse et luisant d'androïde obsolète, pas plus à travers ses petits yeux investigateurs de fibres optiques défectueuses que dans les mouvements machinaux de ses mâchoires ruminant une stérile frustration ; seul son crâne de choucas déplumé trahissait quelque analogie avec un être vivant, lui donnant un air de corvidé solitaire, blessé, en lutte contre les charognards, trop faible et peureux pour se défendre vraiment. Après avoir accroché son regard à n'importe quel point de l'espace, un triangle vermeil du vitrail, la coulée de cire solidifiée d'une bougie éteinte ou la tête inclinée, pruineuse, du crucifié imaginaire en plâtre de mauvaise qualité, Marie observa les figures autour elle : un frisson la saisit quand elle ne vit que des hyènes, des vautours, les unes au pelage tacheté secouant leurs grosses têtes râpées en signe d'approbation, les autres, aux plumages sombres, leurs pattes griffues vissées aux bancs, attendant patiemment le festin de l'hostie, la chair christique à déchiqueter. On arrivait à la fin, heureusement. Elle serait tranquille jusqu'au week-end prochain.

Dieu était une pathologie, Marie en était convaincue depuis longtemps. Un jour, la foi sera reconnue comme une maladie mentale, pensa-t-elle en mimant dans l'hébraïque brouhaha général un amen hypocrite sur ses lèvres sèches.



Huile de rein

Le Golvan

Nos lèvres se désépousent, enfin. Ç'aura été un long baiser fouisseur, assez adolescent ; un décilitre de lubrification sur la rouille. Sans doute en ce qui la concerne, ce sont aussi des retrouvailles. Elle a gourmandé l'instant en buccoscopie : mon bridge trentenaire, les tranchées de plombages qui s'effritent à l'image de mes souvenirs d'enfant boulimique, ma dent cassée, jamais remblayée, comme une dépression latente sous la langue ; rien ne lui aura échappé de ma vie.

En contrechamp, elle ne soupçonne pas jusqu'où je suis descendu en elle, combien j'ai pu, passé son gosier, sonder l'intégralité de son être. Ma bouche la quitte comme on quitte sa nourrice. Ses seins sont encore lourds et appétissants. Elle aura lissé huit fois sa lèvre supérieure d'un coup de langue appuyé sur le parme. Je pense au bâtonnet seul : le parfum doit en être inouï, suçoté, sucré. Quatre fois elle aura remonté ses poches mammaires entre les pouces et index, par les bretelles pourpres, sans pincettes. Onze roulades d'yeux, un demi-soupir tous les octosyllabes, quatorze contorsions du fessier qui manquait d'aise et qui suintait sur la coque plastique de tous les sièges qu'elle aura lustrés ce soir, soixante dix-neuf battements de cils, barrés de mauve au crayon gras, quatre-vingt-dix pulsations à la minute, un taux de 2.3 de cholestérol, une numération de plaquettes alarmante, des polynucléaires à 38%. La leucémie rampe sous sa peau grasse…

Speed dating, shoot alcoolique et *fast fucking*. *Dead end*.

Laisser tomber Claude Sérillon

Maud Saintin

Il fait bon, le soleil me lèche le visage, les mains et le cou.

L'ambiance sonore se constitue d'un ressac léger sur une mer platement méditerranée, quelques cris d'enfants et de mouettes dans le lointain, les pas pressés de serveurs sur le tek, des rires qui se mêlent aux tintements des verres, un bouchon qui saute et le cricri délicieux des seiches sur le grill. Les senteurs sont aillées et les croûtons baignent dans l'huile d'olive. Sur la plage du Boucanet, Grau Du Roi, une lettre et un mot plantent un panneau dans le décor : B-Plage.

Le champagne rosé est frappé sous un soleil brûlant. Le temps s'arrête et je m'enivre. L'instant est parfait, comme de coutume avec les doux vertiges entre amis. Le croustillant de chèvre est aux pignons, les pignons sont au miel, le sel est de Guérande et le vinaigre framboisé.

*

Laissant s'écouler l'onctueux mélange sous mon palais, je soulève mes lunettes de soleil, car il me semble avoir vu une tête quelque part ailleurs qu'à la table d'à côté. Cette tête-là a bercé mes années de jeunesse, surtout au moment de Noël. Dans le bêtisier de TF1 du 31 décembre 1986, on revoyait Joseph Polly, puis le fou-rire de Denise Fabre, que mon oncle Dédé surnommait la décapsuleuse... Enfin il y avait toujours le rire remarquable de Claude Sérillon. Oui, c'est lui, Claude Sérillon, à la table d'à côté. Jérôme qui débarrasse mon assiette me le confirme.

Je l'observe comme on observe avec des yeux de myope : je dévisage frénétiquement. L'homme est précieux, fin, vêtu sportswear chic : chemise blanche et baskets toile *Fred Perry*. Il grisonne avec charme sous des *Ray Ban vintage* en compagnie d'une cinquantenaire plus blonde que la plus blonde de mes copines. Celle-ci se lève et se dirige vers les toilettes tandis qu'il règle

la note avec sa *Black Card*. D'un bond, je m'élance, extirpe maladroitement la bouteille de son seau, arrosant au passage deux vieilles dames et leur petit chien blanc en forme de balai espagnol, et demande une coupe vide à Bruno. Ainsi armée, je me précipite vers la table de l'illustre journaliste en l'interpellant d'une voix forte.

– Monsieur Sérillon, bonjour ! Comme je suis contente de vous voir !

Je remplis sa coupe à la limite de la submersion et la lui tend. Perplexe, il sourit en m'observant d'un coup d'œil furtif. Il trempe ses lèvres sans lâcher sa serviette puis me remercie avec délicatesse. Je reprends avec la balourdise caractéristique des fins de repas.

– Mais pourquoi ne vous voit-on plus ? Vous avez arrêté la télé ?
– Je suis tous les dimanches sur France 2, répond-il dans un calme distingué et tout à fait humiliant.

Et comme une maladresse en appelle une autre, je lance :

– Quelle bonne nouvelle !

Je scrute l'horizon à la recherche d'un secours en mer. Je n'ose jamais fixer les hommes quand je leur mens.

– C'est très gentil, ça me fait plaisir... poursuit-il. Et vous, vous faites quoi dans la vie ?

Il m'offre son sourire et dans sa question je n'ai pas perçu la virgule, j'entends qu'il me demande ce que je me fais dans la vie, « Et vous ? Vous vous faites quoi dans la vie ? » Je trouve la phrase terrible, je me sens humiliée, pourtant je me fous de Claude Sérillon qui se fout de ce que je fais de ma vie, je voulais juste impressionner les copines, il fait chaud et un éclair de lucidité glaciale me traverse le corps tout entier, je ne veux plus fuir les regards, je ne veux plus mentir, la baudruche se regonfle, me voilà soudain décidée à ne plus jamais renoncer à moi-même, ne plus renoncer à rien du tout, jamais !

Je tends un regard fier et lance avant de tourner les talons :

– Laissez tomber, Claude Sérillon.



Nietzsche dans le souterrain

Antonella Fiori

Pas de tutoiement, pas avec moi, non pas ça, pas de tutoiement avec moi, pas de pathos, pas de filets, à nu, à poil, à l'arraché, ventouses partout, capable de s'exprimer en gueulant : je dis que pour vivre il faut d'abord juter ! Et plonger ! Plonger ! Plonger ! Plonger sans fin ! Et ne pas avoir peur d'en baver avec son cul en feu ! On dit Stromboli ! Ne pas avoir peur d'en baver avec son Stromboli ! Sucer la moelle des volcans ! Et foutre ! Et puer ! Et se décomposer ! Et faire son compost ! Et son tas de fumier ! Et mourir ! Oui mourir, avec toute cette jutasse qui nous bouffe le derche et le trou à pets, ou quelque chose comme ça ! Les risques sont si nombreux ! Il est question de suer, de reprendre souffle, de se lécher le dos et l'anus, de déféquer en se parlant à soi-même, en plein délire, en pleine frénésie, pire qu'un repas de démangeaisons nettoyées au savon du savoir. La parole reprend ses droits. Ni peur, ni vertige, ni profondeurs de la viscosité dans l'affaissement ou dans l'exaltation : l'amour au pas de course ! Devant derrière ! Avant, après, souvent, dans le doute le plus complet !

Pincez-moi le cul ! J'ai envie de tous vous connaître. J'entends des oiseaux. J'entends des voitures qui passent. J'entends mon cœur battre. Mon sang circuler dans les veines. Je suis faite pour être nue. C'est un bel après-midi. Je me sers une bière. Je bois une gorgée. La brume acide d'une cigarette me saute à la figure. Elle flotte du sol au plafond. Je me racle la gorge. Je me retourne pour observer le souterrain. Personne. Je me retourne encore. Rien d'autre que le bruit obsédant de ma respiration. Une angoisse tenace m'assaille d'un coup. Je m'approche de la sortie. Je me plante là devant le ciel comme un objet. Rien ne bouge. Après quoi, je regarde les immeubles qui défilent dans la rue. Rien à faire. Je reste plantée là un instant. J'allume une autre cigarette. Je me sens tout à fait extraordinaire. Les gens qui passent sur le trottoir me dévisagent. Ils ont plus de peur que d'horreur dans les yeux. Je suis debout. Je fume des cigarettes. Un homme marche dans ma direction. Je commence par le regarder droit dans les yeux. L'homme s'avance. Et puis,

j'entends une radio. Quelqu'un l'a mise trop fort. La chanson d'amour qui en sort a de quoi me faire vomir [Dis donc, Minou, ça te plairait de te faire tringler par une grosse bite ?] Je lui dis [Trou du cul ! J'aimerais mieux me faire tringler avec amour !] Il sourit content de l'effet que ça me fait et il retourne à sa vie avec le même sourire.

Plus tard, j'observe une ampoule en haut d'un mur. L'idée de devenir quelqu'un me donne envie de disparaître. Me marier, faire des mioches, m'aliéner dans une structure familiale, aller au boulot tous les jours, en revenir, faire un pique-nique en famille, être là pour la fête des Mères, pour la Noël, pour... Tout ça c'est inimaginable ! Mieux vaut les déchirures, les crevasses, les effondrements, les éruptions, les trucs qui secouent la tête très fort, que ce mauvais rêve, où c'est toujours la même histoire de commencer pour finir ! Finir à n'être plus que trou bien baisé, suffisamment en tout cas ! Oui c'est ça. Oui. Un jour, tu te réveilles. Tu es libre. *Free. Exit. Last but not least. At last to the last...* [Fais pas chier, on pige que dalle !] C'est ce que je me dis parfois. Mais moi, j'ai le réflexe de m'arrêter !

Là par exemple, je suis toujours à la même place. Il fait moite. J'ai de plus en plus de mal à respirer. Des moucherons volètent sous mes yeux. Je les chasse de la main. J'en attrape un. Quand j'ouvre la main, tout ce qu'il reste du moucheron, c'est la trace de deux petites ailes. Et puis, je dis : arrête de jouer les connasses névrotiques, tu veux ! La rue est déjà pleine de gens fous et emmerdants, pas la peine d'en rajouter ! La vaisselle du dîner n'est pas faite ! Tu as besoin de te laver. La cendre de ta cigarette tombe sur la table. Tu es ivre. Tes mains tremblent. Tu n'as pas perdu ton boulot. Ta vie n'est pas un désastre. Tu es une ratée par définition puisque tu as un job de ratée. N'empêche, tu n'es pas une crétine ! D'accord, tu as l'impression de t'être engagée dans une galère de plus en plus sombre. Mais peut-être que tu n'es pas la seule à avoir cette impression ? Peut-être que tu es esclave de ta propre logique ? Ça rend un peu dingue une vie comme la tienne. Et il faut être plus qu'une dingue pour rester enfermée, comme tu le fais, à contempler ton passé ! Les ordures, on peut toujours les revendre. La merde, elle trouve toujours un preneur. Les restes, quelqu'un peut encore les acheter. Mais toi, toi qui observe cette décomposition, tu es obligée de penser à ta vie. D'accord, personne ne parle d'avenir. Tout a déjà eu lieu. Les évènements se sont épuisés. C'est une agonie tranquille. Tout le monde veut savoir comment c'était pour de vrai, parce que tout le monde a peur, tu comprends ? Personne ne nous a rien dit. On nous a esquinté sans prévenir, tu piges ? Maintenant, on est comme des vieux gosses. On peut aller se faire foutre, se casser ou rester tranquille. Sauf que parfois, il y a un espoir que quelque chose ou quelqu'un... Mais les gens ont tout. C'est de la merde jetable, de la saloperie d'usine. Il y en a à volonté, et c'est obligé qu'ils deviennent fous les gens, parce qu'ils ont tout, et en même temps ils n'ont rien. Ils se font encore baiser, comme d'habitude [Qu'est-ce qui te fait rire, Putain ? Hein, Putain, c'est quoi ? Il y a des trucs qui te font marrer ici, Putain ?] Les gens ça leur bousille les nerfs. Ils font des efforts pour tenir en place. Ils font un pas en avant, un pas en arrière. Ils piétinent. Ils fument tranquillement la clope. Ils aspirent et recrachent la fumée. Ils font tomber la cendre par terre. Ils mangent des *hot-dogs*. Ça marche très bien. Ça n'a jamais si bien marché. Il y a des voitures neuves

partout. Les voitures klaxonnent [C'est Las Vegas !] Des voitures de police, des cabriolets, des 4x4, des fusils, des pistolets, des menottes, des casques, des machettes, des bazookas, des coupe-coupe, des roquettes, des poupées *Barbie* entassées comme après un massacre, des mouches à merde dans la crème fouettée, des mouches géantes qui tourbillonnent et qui se posent sur la bouffe ! Alors, bois un coup, je te dis ! C'est l'agonie ! Même les machines, elles agonisent. Et les chômeurs ! Ils deviennent cinglés les chômeurs, enfermés qu'ils sont avec leurs femmes et leurs enfants et leurs animaux domestiques, à cause des avis de saisie qui tombent dans les boîtes à lettres. Et toutes les maisons, elles sont en état de siège. Et les hommes et les femmes, ils savent à présent qu'il leur faut partir pour chercher du travail qui n'existe probablement pas. Et les enfants, ils sont dans les salles de bains à essayer de remettre leur univers en place. Et ainsi de suite. On nettoie son assiette. On donne les restes aux chiens. On fume au soleil. On regarde autour de nous. Le repas était bon, le café aussi. C'est fou ce qu'on s'habitue vite. Allez, je vais encore m'en fumer une !

Là, le soleil rouge descend vers l'ouest. Les ombres sont déjà longues et noires. Presque tous les jours, je vois un vieil homme arpenter l'asphalte de la place et mettre dans son panier ce qu'il trouve dans les poubelles : des chiffons, des cartons, des objets, de la nourriture, tout simplement. Je le vois depuis longtemps, depuis des années. Sa détermination a quelque chose d'héroïque. Il est vraiment vieux. Je m'imagine qu'il a dû amasser des tas de choses abandonnées. Il a dû les ranger et leur trouver une place quelque part. Chaque fois, je pense à Nietzsche. Oui, Friedrich Nietzsche. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que le vieux *Qu'entend-il bruire à ses oreilles ?* (…) *Comme quiconque jadis a porté des chaînes, il perçoit en tout lieu – le cliquetis de ses chaînes** Quoi d'étonnant que dans cet état beaucoup de choses déraisonnables et folles viennent au jour, et notamment toutes les situations censées nous donner le moyen de nous sentir ivres ou joyeux, dans la sensation, dans la jouissance de l'anarchie cérébrale, le plaisir du non-sens, de la déraison humaine... Mais, où est la vie ?

[* Friedrich Nietzsche « Le gai savoir » Gallimard]



Éditions de l'Abat-Jour

Dans ce monde noir dominé par les forces obscures, les *Éditions de l'Abat-Jour* méritent un coup d'œil parce qu'elles maintiennent une loupiotte allumée sur la création littéraire effective, concrète, en action et non celle lexicale, utilisée pour décorer le commerce du livre et les articles conservateurs des chartes littéraires. *L'Abat-Jour* est une maison électro, de cette prochaine génération, qui profite des possibilités de diffusion en réseau pour envoyer du travail d'écriture et développer des univers originaux d'auteurs sans autre primo-condition qu'une ligne éditoriale portée sur la marge, cet endroit flou, propice à l'audace et à l'innovation.

Le contremaître Franck Joannic (interview ci-après) représente les *Éditions de l'Abat-Jour* ainsi que cinq textes publiés dans ce numéro de *Squeeze* et prélevés dans le meilleur du patrimoine de la maison : *Où la banlieue volcanique évoque l'Orient* de Salima Rhamna, *La Pièce manquante* de François Cosmos, *Rencontre du troisième type au bar de l'hôtel Redford* de Rip, *Dieu est un crime contre l'humanité* de Nimzowitsch (cf rubrique Scandale !) et *Ungeziefer* de Richard Maurel.

Pour profiter davantage, il faut se rendre sur le site internet de *l'Abat-Jour* avec à la carte : articles littéraires piquants, interviews d'auteurs enlevées, nouvelles et feuilletons gratuits *online*, revue – gratuite également – à télécharger, collaborations d'auteur, fichiers audio de lectures, appels à textes et *Ebooks* à la commande...

L'Interview : Franck Joannic

Est-ce que tu peux nous présenter les *Éditions de l'Abat-Jour*, de quelle planète venez-vous et quel est votre plan d'attaque pour conquérir le monde ?

Notre couverture est simple : nous sommes une maison d'édition numérique, basée à Bordeaux, qui publie uniquement de la fiction et plus particulièrement des romans, avec une ligne éditoriale mettant l'accent sur les textes surprenants, dérangeants, violents, intrigants voire flippants. Ce qui nous permet de fédérer une petite communauté d'hurluberlus anarchorigolards à fort potentiel terroristico-littéraire, en phase avec notre réel projet : envahir la Terre via des fichiers PDF infectant instantanément les lecteurs d'une forme foudroyante de mucoviscidose pour nous approprier toutes les réserves mondiales de salsifis et d'excréments de phoque, denrées ô combien précieuses sur notre planète d'origine située à trente-six années-lumière d'ici, que vous appelez HD 85512 b mais que nous nommons plus poétiquement Ph'nglui mglw'nafh *(et quand je dis « nous », je fais référence aux deux seules personnes en charge de ce sombre dessein, à savoir Marianne Desroziers et moi-même).*

Vos goûts, vos influences - Quelle est votre recette littéraire préférée ?

*Goûts et influences pêle-mêle, citons tout de go Céline, Lautréamont, Dostoïevski et les Monty Python. On peut discuter pour le reste – on discute volontiers de tout, à l'*Abat-Jour *mais disons que cela constitue une bonne base personnelle, une idée du ton général de notre modeste projet. Quant aux recettes littéraires qui nous bottent, les fortes têtes que nous sommes ne craignent nullement les plats épicés, relevés au piment rouge ou à l'acide nitrique, qui attaquent les papilles, ébranlent la mémoire gustative des critiques gastronomiques les plus blasés et bousculent les habitudes de l'employé hébété d'ennui qui mâche tristement un sandwich mou en songeant avec une impatience sinistre aux merguez trop cuites du barbecue des vacances au camping de Juan-les-Pins. Pour faire simple, on aime les trucs qui arrachent. Et toutes les recettes qui ont fait leurs preuves ne nous intéressent pas.*

Votre ligne éditoriale se revendique anti-conformiste, comment définissez-vous le conformisme en littérature ?

Le conformisme en littérature, c'est tout ce que nous détestons : la facilité, narrative et stylistique, les personnages sans ambiguïté auxquels les lecteurs peuvent s'identifier immédiatement, les sujets rebattus, les thèmes éculés, quitte à sortir à chaque rentrée littéraire dix bouquins sur la Shoah et cinquante sur les histoires familiales de trentenaires déboussolés par la froide

solitude du monde contemporain, les livres qui se lisent vite, facilement, par n'importe qui, n'importe où (métro, train, tram, chiottes), les petites histoires du quotidien, la littérature étriquée, auto-centrée, sans souffle, sans ambition, les romans qui ressemblent à de mauvais scénarios de mauvais téléfilms, saturés de dialogues insipides que même des acteurs de soap *rechigneraient à débiter, les livres basés sur des faits divers d'à peine cent vingt pages en interligne double vendus seize euros, les auteurs qui suivent le sens du vent, s'efforcent de coller à l'air du temps, écrivent de manière mécanique, sans voix propre, et participent de fait au brouhaha ambiant. Tous les livres devraient étonner : l'anticonformisme, au sens où nous l'entendons, correspond à cette capacité d'étonnement en grande partie perdue.*

Quel est l'intérêt de perdre son temps en lisant un bouquin alors qu'on peut aller au cinéma ou jouer à la console ?

Aller au cinéma ou acheter une Xbox 360*, ça douille, alors qu'un livre est si facile à voler et que de bons romans numériques (au hasard, les nôtres) sont vendus pour la modique somme de six euros. C'est un premier argument à prendre en compte. Le second, c'est l'avantage propre à la littérature sur tout autre forme d'expression, sa propension à aller plus loin, à trouver du nouveau. Les mots demeurant moins choquants que l'image, les livres auront toujours un temps d'avance sur le cinéma ou les jeux vidéo en terme de subversion, même si un malheureux* GTA IV *peut heurter les petites natures bourgeoises du gouvernement comme Nadine Morano. Ceci dit, lire reste surtout une question de sensibilité et tous les arguments du monde ne sauraient convaincre les réfractaires congénitaux : je comprendrais donc que des gens désirent employer leur temps plus utilement, pour, au choix, braquer des épiceries arabes, insérer des bombes à fragmentation miniatures dans le rectum de nouveau-nés, s'encarter au Centre ou se shooter à l'héroïne. Après tout, on a les passe-temps qu'on mérite.*

Vous vendez des romans sous forme de *Ebooks*, on entend des fans qui pensent que les livres électroniques sont l'avenir du monde et d'autres ne jurant que par le papier. De votre point de vue, on en est où ?

Dans notre cas, l'intérêt premier du format numérique est de pouvoir distribuer nos textes sans avoir de frais liés à l'impression et à la distribution ; et comme nous ne risquons pas de nous ruiner dans l'opération, nous pouvons publier absolument tout ce qui nous plaît, sans penser à la réaction des lecteurs ou au « potentiel commercial » desdits romans. Quant aux deux réactions opposées (« les livres électroniques sont une révolution » ou « non, nous défendrons le livre papier jusqu'à notre mort, formons des barricades avec des palettes entières du dernier Bernard Werber »), elles sont bien sûr ridicules : le livre numérique ne remplacera pas le livre papier, mais pour avoir une raison d'être il doit permettre de diffuser des textes différents, libérés des contingences économiques pesant sur l'édition traditionnelle. Dans l'idéal, le livre électronique deviendra le support privilégié des romans refusés par le circuit « classique », un repaire furibard de l'audace en littérature. D'où l'Abat-Jour.

Comment décririez-vous vos auteurs si on considérait qu'il s'agissait d'une tribu spécifique ?

Les auteurs que nous mettons en avant sont tous très différents, que ce soit dans les thèmes abordés, la façon d'écrire ou les influences. Leurs points

communs sont certainement l'exigence littéraire, la volonté de ne pas faire de compromis et le fait que leurs sujets de prédilection, souvent sombres ou difficilement classables, les mettent en marge de l'édition actuelle très formatée. Ils constitueraient donc une tribu hétéroclite réunissant le dernier des Mohicans, un couple de rescapés tupinambas, quelques Aborigènes, un Inuit esseulé, des Aléoutes, des Chilcotins, des Miwoks (à ne pas confondre avec les Ewoks, bien plus poilus et beaucoup plus cons), des Sioux revanchards, des Bédouins, des Aztèques, des Quichés, des Chachapoyas et d'autres fiers représentants de tribus ancestrales, tous assis en cercle sous un séquoia géant en forme d'abat-jour. Amen.

Comment travaillez-vous avec les auteurs ?

Je lis tous les textes qu'on m'envoie (uniquement par e-mail), réponds à chaque auteur en argumentant les refus, corrige les textes conservés en ce qui concerne l'orthographe et la mise en page, et propose ensuite des sujets, des thèmes, des choses que l'on pourrait développer ensemble. Je procède par suggestions, je jette des idées et certaines sont rattrapées au vol, d'autres pas, j'essaie en tout cas de donner envie d'écrire aux auteurs, ce qui est quand même le plus important. Pour l'instant, les retours sont bons dans l'immense majorité, même en cas de refus, et les discussions fructueuses. Mon expérience reste très modeste, mais je pense que les auteurs reprochent surtout aux éditeurs leurs mépris, ceux-ci ne prenant que rarement le temps de leur répondre de manière argumentée. Au bout d'une année d'existence, j'ai l'impression qu'une certaine confiance a pu naître entre notre maison et les auteurs, et c'est ce que je retiens de plus positif jusque-là.

Comment percevez-vous l'édition traditionnelle ? Les grandes maisons, les prix, la rentrée littéraire…

Rien ne nous concerne moins, dans la mesure où nous sommes à l'opposé de l'édition traditionnelle, qu'il s'agisse de ce que nous publions, de notre manière de le faire, de nos centres d'intérêt et bien sûr des revenus qui en découlent. L'édition traditionnelle ne nous intéresse pas en tant que système ; pour autant, de bons romans sont publiés chaque année, des collections de qualité existent, nous ne crachons pas sur les maisons « en place » mais en sommes simplement trop éloignés, dans la démarche et les objectifs. Quant au cirque des prix (une sardine jetée à chaque pingouin qui réussit à sauter dans le cerceau en feu) et de la rentrée littéraire, nous resterons par pudeur muets sur le sujet…

Comment caractérisez-vous la littérature sur Internet ? Quelles tendances décelez-vous à travers la production littéraire *online* ?

Foutraque. La principale tendance de la littérature sur Internet, c'est qu'aucune tendance ne se dégage. Le média est jeune, la production part dans tous les sens, on ne peut voir pour l'instant aucune ligne directrice. Des projets intéressants d'un point de vue littéraire côtoient des plates-formes de diffusion à ne plus savoir qu'en faire et d'assez pathétiques coteries à visée purement commerciale ; dans le même temps, de nombreux blogs d'auteurs originaux sont noyés sous un déluge de stupidités sans nom. Je pense qu'il faudra encore quelques années pour que les choses se décantent et que deux grands ensembles apparaissent : un vaste conglomérat d'éditeurs ayant pignon sur rue écoulant peu ou prou la même came rance sur Internet qu'en librairie, et une petite grappe de sites partenaires proposant des romans

intrépides et bien sentis avec un vrai souci de qualité. Nous espérons en être, évidemment.

Pouvez-vous nous présenter brièvement les auteurs que nous publions dans ce numéro ?

Salima Rhamna a publié chez nous son premier roman, Chbebs ! *: c'est une jeune professeur de Français à l'écriture très riche, nourrie par un grand nombre de lectures, dont le texte sort incontestablement des sentiers battus. Une personne d'une grande finesse et d'une éthique irréprochable, avec laquelle j'ai toujours plaisir à discuter.*

Le professeur François Cosmos est un être exquis bien qu'imprévisible, qui n'est jamais là où on l'attend mais dont on se félicite à chaque fois qu'il ne soit pas là où on l'attendait. Auteur expérimenté et mystérieux, il nous a proposé des nouvelles très différentes et notamment pour le n°0 de la revue L'Ampoule *un morceau de choix que j'invite les lecteurs à découvrir.*

Rip est un camarade de combat littéraire toujours prompt à la bagarre verbale et au gunfight *par écran interposé ; il a publié son premier roman* Coke de combat *chez Léo Scheer et nous gratifie régulièrement de nouvelles très vivantes à tendance argotique. On peut lire sur notre site son décapant feuilleton littéraire* Les Apocalyptiques *sur le football d'en bas.*

Profil différent mais tout aussi intéressant, Richard Maurel est un professeur auteur de pièces de théâtre et de nouvelles fantastiques : sa nouvelle Ungeziefer *a été l'une des premières à figurer sur notre site, elle est un peu restée depuis comme notre mètre étalon de l'humour décalé. Il a aussi participé au pilote de notre revue* L'Ampoule *avec une excellente nouvelle, plus classique et très belle,* Celsius : 233.

Nimzowitsch enfin est l'auteur du premier roman que nous avons publié, Tuer le temps. *C'est sans doute l'auteur sur lequel je sais le moins de choses, j'aurais donc du mal à le présenter, même brièvement. Son roman foisonnant m'a plu et j'espère que l'extrait disponible donnera envie aux lecteurs de s'y intéresser de plus près.*

Les textes proposés ici sont plutôt représentatifs de la diversité de ceux figurant sur notre site, même si certains peuvent y être plus drôles (comme les fantaisies de Georgie de Saint-Maur), plus noirs (les nouvelles de N.A.G. ou de Paul Sunderland) ou plus violents (le triptyque de Paul Lucas).

Depuis peu vous publiez une revue gratuite *online*, *L'Ampoule*, en plus des nouvelles gratuites à lire sur votre site, qu'est-ce qui motive cette démarche ?

Comme pour tout ce que nous faisons, le projet est né de discussions avec les auteurs, l'idée nous ayant en l'occurrence était soufflée par Salima Rhamna. Disons qu'après avoir convié un petit pool *d'auteurs sur notre site, une trentaine à présent, il nous a semblé logique de les réunir en un projet commun, en favorisant les échanges et les textes en collaboration. La revue nous permet aussi de travailler avec des dessinateurs talentueux (et bénévoles), et peut-être de toucher d'autres lecteurs. C'est un prolongement du site, une manière d'exporter notre ligne éditoriale dans un fichier téléchargeable par n'importe qui. Après un numéro pilote, le vrai n°1 a été mis en ligne en septembre : une centaine de pages, des nouvelles inédites, des articles sur la littérature et des illustrations originales, le tout gratis, un peu comme* Squeeze. *Que demande le peuple ?*

Quels sont vos projets pour rendre le monde meilleur ?

Lire des livres. Ne pas braquer d'épiceries arabes. Ne pas insérer de bombes à fragmentation miniatures dans le rectum de nouveau-nés. Ne pas nous encarter au Centre, ni ailleurs. Ne pas nous shooter à l'héroïne, ou alors juste un peu. Oublier cette histoire de fichier PDF qui transmet la mucoviscidose. Proposer des romans intéressants pour pas cher, des nouvelles gratuites qui raclent les amygdales une fois lues à voix haute et une revue qui tienne la route pour pas un rond. Et arrêter de raconter n'importe quoi en interview.

Rencontre du troisième type à l'hôtel Redford

Rip

Knack, mon agent littéraire non rémunéré, se paye un trac de dingue depuis qu'il nous a décroché un rendez-vous au bar de l'hôtel Redford avec Monsieur Tezuka, l'éditeur milliardaire germanopratin dans toute sa splendeur, en vue d'une possible publication de mon manuscrit, *Le Galérien des Étoiles*, œuvre que je qualifierais, hum, quelque part, et en toute humilité, hein, de compilation romanesque, d'Odyssée aux petits pieds pour reprendre l'expression d'un critique anonyme que je félicite au passage pour sa discrétion. Je suis quand même un peu surpris car Monsieur Tezuka connaît déjà plus ou moins mes textes, plutôt moins que plus, suppozèje, et, selon les ragots, les trouve, je cite, « atrocement vulgaires ». Chacun mesure, toujours selon les ragots, à quel point un éditeur milliardaire germanopratin dans toute sa splendeur peut exécrer la vulgarité. Knack me briefe sur la stratégie. Causerie d'avant-match.

– Tu t'occupes de rien, je gère !
– Ok, Knacky !
– Comment tu te sens, là, hein, mon poulain des étoiles ?
– Bien là, impek.
– Keskya, j'te sens pas ? Putain, je décroche le rencard du siècle avec un des plus gros *man* de la place de Paris et toi t'es tout mou, sans réaction !
– Nanwai, Knack, t'inquiète, tout baigne, chui opé.
– Bon, une fois sur place, surtout tu-me-laisses-négocier. Nous venons en amis. Nos intentions sont pacifiques. Tu dis rien, tu fais pas d'ironie, tu fumes pas de joint à l'intérieur, tu fais pas de rentre-dedans à la serveuse, tu poses juste ta grande carcasse cadavérique sur un tabouret de bar et tu sirotes ton verre tranquillement sans engloutir toutes les cacahuètes en une bouchée.
– Keskon boit ? Je peux commander skeu j'veux ?
– D'après mon expérience, il va payer la première tournée, je mettrai la deuxième. On joue à l'extérieur, c'est celui qui reçoit qui rince le premier. T'auras qu'à prendre un *sky*, c'est viril, ça fait bon écrivain, le *sky*.
– T'as le budget ? Paske moi chui raide.

– On est sponsorisé par la *Française des Jeux*, gros, j'avais gardé le *Goal* gagnant pour une grande occasion.

– T'es un putain de génie, Knacky. On s'habille comment, on met une veste et des belles chaussures de ville ?

– T'es con, tu te présentes pas à un entretien d'embauche pour vendre des encyclopédies au porte-à-porte. Réveille-toi mec, on arrive au point culminant de la pyramide sociale. Reste toi-même, t'es un démiurge galactique, un fou génial. Et tu me gardes sur le dos ta parka militaire dégueulasse steuplaît, histoire de coller à ton personnage.

– Et toi, tu vas porter tes bagues tête de mort et tes *tiags* ?

– Wai, avec ma chemise en satin noir à motif serpent.

– Si Tezuka vient avec sa meuf…

– Laquelle ?

– L'actrice, là…

– Oui, quoi ?

– Notre image de *lover* est cramée pour l'éternité.

Ne plus nourrir le chat de l'artiste raté, juste faire pisser le chien de la consécration. On a rencard à dix-neuf heures au bar de l'hôtel Redford, dans le VIIIe. On déboîte avec dix bonnes minutes d'avance. C'est l'hiver et une neige fine joue sa féerie nocturne dans la lumière des candélabres. Bon signe, la neige. Knack, blouson en daim à franges d'où dépasse exprès de la poche un bouquin de Fante, entre en éclaireur. Exceptionnellement, Knack n'est pas coiffé de son inamovible *Stetson*. Du coup, on sait plus s'il est habillé en cow-boy ou en Indien. C'est qu'il est tout en ambiguïté, mon Knack. Je préfère attendre sur le trottoir, je suis bien couvert, moi. Il ressort aussitôt.

– Il est pas encore là, allumons le joint de l'amitié en l'attendant.

– C'est comment, dedans ?

– Pfui, c'est chicos de chez chicos. Le responsable du bar m'a donné du Môssieur comme s'il était mon domestique. Putain, j'ai failli le souffleter. Ce con-là était mieux fringué que moi le jour de mon mariage.

– Je savais pas que t'étais marié ?

Knack me répond même pas. Un car de police tous gyrophares dehors et sirène hurlante passe en trombe. C'est l'heure de l'apéro, inutile de planquer le joint.

Monsieur Tezuka arrive seul et nous repère au premier coup d'œil. Deux glandus postés devant la vitrine d'un établissement de grand luxe, ça se rate pas aussi facilement. Il nous salue, se montre aimable d'emblée dans ses fringues de gros mec style DSK (manteau trois-quarts sombre super bien coupé, écharpe, chaussures hors de prix). Il me tend la main.

– Vous êtes Knack ?

– Nan, moi c'est Rip. Knack, c'est le petit.

– Bonjour Monsieur Tezuka, fait Knacky en levant son bras.

– Pardon, je ne vous avais pas vu.

– Nous fumions, euh, une petite cigarette en vous attendant.

– Hé oui, la loi Évin.

– Oui, cette satanée loi Évin.

– J'ai arrêté vous savez, mais moi aussi, j'ai longtemps fumé. J'étais à deux paquets par jour.

– Et vous avez cessé du jour au lendemain ? fait mine de se passionner mon agent.

– Oui, juste après un double pontage.

– C'est bien aimable à vous d'avoir bien voulu nous rencontrer.

– J'aime bien mettre des visages sur les noms.

– C'est toujours mieux que de mettre un pseudo sur un *fake*.

Sourires crispés, Knack me douche du regard pour me rappeler les consignes.

– C'est peut-être un peu guindé comme endroit, voulez-vous qu'on aille ailleurs ? demande le surhomme.

– Non non, fait Knack, ici, c'est très bien.

Tezuka considère Knack.

– Et keske tu fais dans la vie, mec, t'es au chômedu ?

– Euh, nan, chui journaliste, au *black*.

On se marre, il est cool, le gros.

L'éditeur nous précède dans le débit de boisson. Le barman en complet gris souris-cravate bleue l'aide à ôter son manteau dans une sorte de tango de la préséance.

– Bonjour Monsieur Tezuka. Comment allez-vous, Monsieur Tezuka ? Ces messieurs sont avec vous, Monsieur Tezuka ? Nous vous installons à votre place habituelle, Monsieur Tezuka ?

– Nous allons rester au bar, merci Miguel.

Osamu Tezuka arbore la soixantaine tapée. Bon pied bon œil, bronzé, rasé, coiffé, manucuré, dents *Ultrabrite*. On dirait que ça l'amuse d'être là avec deux pouilleux. Il porte une grosse bagouze d'inspiration maçonnique. Ça fait un point commun avec Knack.

Une servante, pas une serveuse, dont toute femme serait jalouse de la plastique, nous apporte trois cartes. Mon regard flâne sur la page des whiskies : *single malts*, *blends* et *vatted*, pur *pot still*, bourbons, douze ans, dix-huit ans, quarante-cinq ans, cent soixante-douze ans, irlandais, écossais, américains, français, japonais, whiskies du monde. Knack, passant les yeux au-dessus de la carte des alcools, caché comme un espion de dessin animé, exécute un mime à mon attention : « On remet pas la tournée, on boit un verre et on se casse ». Je mime à mon tour : « Pourquoi ? Keski te prend ? ». L'œil de Knack roule en direction de son index qui tapote le prix des consommations sur la carte : quarante-cinq euros le verre.

– Vous connaissez le whisky japonais ? lance Tezuka.

– J'en ai entendu parler, se vante Knack.

– Alors va pour trois japonais !

Chine chine.

Knacky engage la conversation sur la sortie du livre de cette lolita dont tout le monde parle, Marie Citrijouli, feuilletoniste prodige de treize ans et demi.

– Treize ans, c'est pas un peu jeune ?

– Treize ans *et demi* ! C'est juste que, quand le vieux Gaby-le-Magnifique est là, on évite de les laisser seuls dans la même pièce.

On discute de tout sauf de mon manuscrit aux *Éditions Tezuka*. On prend plaisir à sortir des bons mots, des vannes, comme de vieux potes.

On se connaît depuis cinq minutes et on parle déjà de cul, de partouzes, de filles. Les grands hommes à femmes affamés se rencontrent. L'ancien nous donne son meilleur conseil : ne-ja-mais baiser avec une auteuze. S'envoyer en l'air avec une écrivaine est tout simplement le meilleur moyen de se retrouver couché dans son prochain bouquin, examiné sous toutes les coutures, tous les angles, façon médecin légiste. Les dimensions et la forme de ta queue n'ont alors plus aucun secret pour personne si toutefois la narratrice reste honnête. Au pire, l'image de petite bite te colle à la peau toute ta *life*. Si t'es marié, t'as juste à préparer ton carnet de chèques pour la pension alimentaire le jour de la sortie du brûlot en librairie.

C'est déjà passé à deux doigts de m'arriver en fait, pareille mésaventure. Je me retrouve à poil dans *Peau Nocturne* de Myriam Sylphide. Cette folle, championne du monde de la fellation, tombe d'abord soi-disant amoureuse de moi. Elle a ensuite l'idée perfide de se venger dans son premier roman en me faisant passer pour le dernier des enfoirés. Moi, j'ai rien à me reprocher à la base, je veux juste lui donner quelques petits conseils d'écriture. Je sais plus où me foutre, j'ai des comptes à rendre à mes quatre maîtresses. Heureusement, ce torchon est si bien écrit qu'aucun éditeur n'est capable de tenir le manuscrit en main durant plus de deux pages. *Peau Nocturne* ne commence pourtant pas si mal : *La dernière fois que tu m'as dit je t'aime, tu avais pris de la MDMA et j'ai vu la mort dans tes yeux étoilés…*

Knack, c'est encore autre chose. Quand il rencontre pour la première fois V. de Komodo, blondasse signée chez Tezuka, dans un bar parisien après quelques échanges de courriels bien sentis, la ravissante romancière flippe tellement qu'elle décide de dépeindre mon Knack dans une fable intitulée *De l'Acoustique du Net* sous les traits d'un détraco sexuel nommé Biscotte harcelant les pucelles par e-mail avant de les violer. Tron n'a qu'à bien se tenir.

– C'est donc toi, Biscotte, dans le roman de la Komodo ? s'étonne l'éditeur.

– Bin wai, Biscotte, c'est moi, lol.

– Tu lui as sauté dessus ou quoi ?

– Mais naaan, elle a une voix de canard en plus. Elle me foutait tellement la honte que je regardais partout autour de moi.

– Mais qu'est-ce que tu as bien pu sortir comme connerie pour lui inspirer un tel cinglé ?

– Je crois qu'elle n'a pas compris quand je lui ai expliqué qu'elle était une femme sans bras.

– Une femme sans bras ? Tu lui as dis ça ? Quelle mouche t'a piqué ?

– C'était juste une métaphore maladroite.

– Je me souviens avoir connu une femme sans bras…à la suite d'un accident elle avait perdu ses bras…les deux, hein, le droit et le gauche…et pourtant, pourtant…elle avait conservé des traits d'une grande beauté…et demeurait extrêmement désirable...

– C'était la Vénus de Milo, m'sieur Tezuka !

– Pardon, vous dites ?

– Euh, c'était la Vénus de Milo ?

– Oui, c'est ça…la Vénus de Milo…

– Ça me rappelle l'histoire de Desproges, ricane Knack. Le Petit Prince

passe devant la Vénus de Milo et lui dit : dessine-moi un mouton. Et la Vénus de Milo répond : p'tit con, dégage.

Autre anecdote croustillante, le magnat de l'édition nous lâche un dossier sur cette blogueuse bisexuelle bien connue des adeptes de l'onanisme 2.0 qui se met en scène à travers un site de photos à l'esthétique porno-SM et qui « n'écrit pas mal du tout ».

– Le sadomasochisme, c'est une histoire de goûts vestimentaires, je lâche sans en penser un mot ni parvenir à ne pas reluquer les jambes interminables de la soubrette portant des cocktails sur un plateau et ce, malgré les recommandations de mon mentor.

– Rip, tu prendras bien un petit cocktail, invite Tezuka, la mine gourmande.

– Bien volontiers, très cher. Mademoiselle, la carte des cocktails s'il vous plaît ?

– Alors, cette blo-*gueuse* photogénique et perverse à souhait, racontez-nous Monsieur Tezuka.

– La fille obtient un rendez-vous avec le grand manitou de l'édition parisienne, un ami de trente-cinq ans, en lui faisant bien comprendre qu'elle était tout à fait disposée à passer à la casserole, aussi bien dans le rôle de la Soumise que de la Dominatrice, au choix, qu'il y avait juste à cocher la bonne case.

– Et alors ? Et alors ?

– Mon ami éditeur, trop content de se taper une folle du cul d'environ vingt-cinq ans, la convoque chez lui, enfin, dans sa garçonnière de cent quatre-vingts mètres carrés avec terrasse donnant sur le Trocadéro.

– Et alors ? Et alors ?

– La fille tape à la porte. Toc toc toc. Il ouvre et là, surprise !

– Quoi ?

– Un boudin d'un mètre douze dans tous les sens, pas du tout conforme aux photos.

– Oh meeerde.

– Et il a fini par la niquer, j'veux dire, la publier quand même ?

– Nan, mais il l'a fouettée toute la nuit et laissée attachée au radiateur vingt-quatre ou quarante-huit heures afin de la faire progresser un peu dans son domaine de prédilection. Faut avoir le respect du travail. Après cette petite séance, notre chère Baiseuse de la Toile a pondu son meilleur texte : *Détache-moi !*

Aussi incroyable que ça puisse paraître, Benjamin Biolay se promène par-là comme monsieur Tout-le-monde et reconnaît Tezuka. Ils claquent la zeubi, transigent deux minutes, bras dessus bras dessous, les yeux dans les yeux, comme des frères. Puis le champion du pop-rock camembert s'éloigne vers son groupe de nouveaux amis. Mauvais signe, Benjamin Biolay.

On arrive à parler, non pas de l'excellentissime *Galérien des Étoiles*, mais de Fatima El Beztou, la superstar des *Éditions Tezuka*, musulmane issue de la bourgeoisie marocaine, ultra bandante, pondant des romans islamophobes (s'attaquant aux préjugés si tu préfères). Tous ses livres, les trois, sont devenus des *best-sellers* adaptés au cinoche. Une ravissante petite poule aux œufs d'or. Il paraît qu'elle est balèze pour écrire les dialogues mais qu'elle est nulle en

descriptions. Je pourrais lui donner quelques petits conseils d'écriture me dis-je dans mon for érotomane. Si ça se trouve, en vrai, elle est moche et rincée. Je me méfie maintenant.

Juste avant de prendre congé, Tezuka déroule la tirade qui tue.

– Je ne publie pas de textes, j'édite des auteurs. Je ne vends pas de livres, je diffuse des marques. Des bons textes, bien tournés, j'en reçois cinquante par jour au bureau. Les plumitifs, ce n'est pas ce qui manque. Ce qui est remarquable, ce sont les auteurs singuliers et charismatiques. Et puis, vous savez, les très grands écrivains, c'est extrêmement rare, il y en a un sur dix mille ! Messieurs, ce fut un plaisir, je ne me suis pas ennuyé une seconde, vous êtes de sacrés comiques tous les deux. Buvez autant que vous voulez et laissez ça sur ma note.

Il se lève, nous salue, glisse trois mots à l'oreille du valet en costard gris souris qui l'aide à passer son manteau. Ce dernier nous décoche un grand sourire hypocrite mordant un juron.

– On peut revoir la carte s'il te plaît, esclave ?

Tezuka disparaît dans la floculation de la nuit. On se jauge avec Knack comme deux connards.

– Il en a rien à cirer de nous.

– Bin wai, y s'en bat complètement les reins de nous !

– T'as compris l'allusion aux bons textes ?

– Encore heureux que chu pas une keumar, y manquerait plus qu'on me vende en tête de gondole comme un lot de trois slips !

– Et le coup du très grand écrivain sur dix mille ?

– Ha ha, si c'était moi, ça se saurait.

– T'en fais pas Rippy, de toute façon, t'as rien à foutre chez les geubour dépravés, autant faire jouer une hyène au croquet. Tu les amuses deux secondes pasky z'ont besoin de se décrisper le périnée avec la canaille. Faut que t'essayes le polar, mon vieux, un truc qui marche. Le polar, Rippy, c'est ce qui paye de nos jours.

La barmaid aux jambes qui piquent les yeux nous ressert deux cocktails.

– Au fait Knack, tu m'as pas tout dit, keski s'est passé exactement avec la Komodo ?

– Laisse, j'me suis juste foutu un peu de sa gueule, elle m'énervait avec ses manières.

– Mytho, je croyais que son 95D te rendait fou d'amour.

– Nan mais j'te jure, elle a une voix de canard, c'est hypra gênant en fait, ça fait mal pour elle.

– Tu voulais te la faire, comme La Divine, sauf qu'entre les pattes de la Komodo ne pend pas Zanini.

– Je l'ai regardée comme ça (il plisse son nez), j'ai fait comme ça avec mes mains (simule une convulsion) et j'y ai dit : c'est dommage, t'as du talent, mais t'as pas de bras !

– Pu-tain-le-bourriiin ! Tu m'étonnes qu'elle aye flippé, la meuf, elle a dû te prendre pour un timbré intégral !

– Tu rigoles, je lui ai fait le coup de l'artiste écorché vif, mystérieux et tout.

– Merde, t'es trop naze comme dragueur. Les filles, faut les faire rêver, les flatter, rentrer dans leur délire princecharmantesque. Sur leur lit de mort, elles l'attendent encore, le Prince Charmant !

– Hé hé, tant que y a de la vie y a de l'espoir.
– Toi, t'as plutôt joué la carte du Prince Chamane.
– Genre magicien noir.
– Chaipa moi, fallait lui dire « j'adore tes seins » ou « si tu me suces, j'ai des places pour le concert de Marylin Manson », un truc un peu aimable quoi.

Ne plus nourrir le chat de l'artiste raté, changer sa litière quand même. Le soleil se lève et se couche quinze fois. Je reçois un mail de Tezuka : « *Cher Rip, nous voulons publier ton* Galérien des Étoiles *dans notre collection* M@nou. *Rencontrons-nous rapidement, si tu veux bien, pour les modalités, etc., etc.* ».

C'est cheulou, le destin : à chaque fois, tu crois que, mais en fait, nan.



La pièce manquante

François Cosmos

Cher Monsieur Cosmos,

Je me permets de vous écrire car je n'ai personne d'autre à qui m'adresser – l'idée m'en est venue en lisant votre entretien avec les élèves de CM2 de l'orphelinat Sainte-Marie-des-Anges-du-Dieu-Tout-Puissant dans le bulletin municipal. Je crois n'avoir jamais rien lu de vous, vous saurez un jour que nous ne nous connaissons pas, que probablement nous ne nous sommes même jamais croisés, mais — je ne sais pas au juste pourquoi — j'ai confiance en vous, je suis sûr que vous saurez m'identifier, me retrouver, et surtout que vous saurez quoi faire.

Certains au village pensent et disent tout haut — je le sais, je pourrais même citer des noms, car je connais au moins ceux de ceux que j'ai entendus le dire — que j'héberge et protège plus d'un pesant secret. Que jamais, par exemple, on n'a vu ressortir certaines des femmes que quelques-uns — parmi lesquels bien peu, en vérité, sont dignes de foi — auraient aperçues entrant chez moi à la brune, à mon bras ou dans une promiscuité peu équivoque. Mais ces certains ne pourraient même pas parvenir à imaginer — car ils ne se recrutent guère parmi les cercles les plus éclairés de notre petite communauté rurale — qu'il y a de bonnes raisons à cela : la plupart de mes amantes étant, soit mariées, soit pas encore nubiles, c'est encore une chance pour eux que d'avoir réussi à entrapercevoir, l'espace d'un court instant, leurs silhouettes évanescentes… Et lesquels d'entre eux pourraient se vanter, sans honte et sans devoir y aller de leur tournée, de s'être trouvés, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, en position de découvrir un de leurs visages — pourtant tous des plus charmants, je puis vous l'assurer —, ou un de leurs profils, même de trois-quarts arrière ? Sans compter que presque aussi nombreuses sont, d'entre mes tendres amies d'une nuit à quelques mois, celles dont je suis absolument certain que personne — et j'insiste : *personne*, pas même un chat, ni aucun autre mammifère — n'a pu les voir pénétrer dans ma maison.

Ma maison : sujet d'inépuisables conversations, elle aussi, mais celles-ci à voix basse — en passant, tout de même : c'est vrai, je dois l'admettre, il y a bien une de mes compagnes, une fois, qui n'est pas ressortie de chez moi. Mais pas pour les raisons que l'on croit savoir, ou que vous pourrez imaginer… Ma maison ; pas tout à fait la mienne, d'abord : celle du frère unique de ma grand-mère paternelle, qu'il a si intimement imprégnée de sa présence de toute une vie de célibataire — exempté pour motifs psychiatriques du service militaire (réels ou simulés, allez savoir…), il a raté là la seule occasion de pouvoir passer ne serait-ce qu'une nuit sous un autre toit que le sien — que, plus de trente-quatre ans depuis sa mort tragique, près de vingt après que je suis venu m'y installer à l'année, si je ne m'y sens maintenant plus tout à fait un étranger, j'ai encore tendance à m'y considérer un peu comme un invité. Sans doute la même explication peut-elle rendre compte du malaise que soufflent avoir ressenti, de retour au village, mes très rares visiteurs (le facteur des paquets, les releveurs des compteurs, les pompiers à l'approche du Premier de l'An, les éboueurs juste avant Noël, les scouts peu après la Toussaint, des dizaines d'ouvriers quelque peu étranges qui voudraient sans cesse tailler de force mes haies, le facteur encore, à la Saint-Beaudoin, la police municipale plusieurs fois par mois, le médecin) — je n'invite personne à part mes invitées particulières (et elles n'en pipent jamais le moindre mot, comme vous pouvez vous en douter) —, une fois à l'intérieur de la maison — je n'ai jamais entendu raconter, et on ne m'a jamais raconté qu'on ait entendu raconter, que quelqu'un ait éprouvé une semblable gêne à considérer son aspect extérieur. Elle a bien une allure un peu gothique, il y a bien ce chenil de plus de douze cents têtes, mais un nombre inconnu de doigts anonymes en ont un jour libéré tous les occupants, que l'on n'a depuis lors plus jamais revus dans le canton.

D'ailleurs d'autres rumeurs — fort différentes, inverses, même, mais tout aussi fétides —, couraient déjà sur le propriétaire de cette maison du temps de mon grand-oncle — sur lui-même, donc — : un tel célibataire, ne serait-il pas un de ces homosexuels, comme « Petit Louis », l'un des habitués de l'arrière-cour du bistrot du « Gitou », chiffonnier dont on se demandait d'où il pouvait bien tirer ce qu'on estimait être des surplus de revenus ? ou alors un fameux misogyne — et on voulait bien parfois reconnaître du bout des lèvres que c'en était un pour une fois logique avec lui-même jusqu'au bout —, et les explications n'en manquaient pas : la plus populaire évoquait sournoisement Odile, la petite fiancée des quinze ans, elle qu'on avait retrouvée un matin noyée, retenue par ses longs cheveux roux aux racines d'un aulne surplombant la rivière — on n'avait jamais pensé inquiéter mon grand-oncle pour cette affaire, enfermé qu'il était depuis deux jours dans sa chambre par la volonté de son père, ainsi que le certifiera ce dernier aux gendarmes ; et puis il semblait tant l'aimer… au point que cela frisait l'incongru.

Reste la fameuse porte : celle qui ne mène peut-être nulle part… Que n'a-t-on pas brodé à son propos, anecdotes, contes, suppositions, toutes et tous plus invraisemblables les unes que les uns — du moins, je le suppose, car je n'ai encore eu connaissance d'aucune ni d'aucun. Je vous avouerai que moi-même n'ai toujours pas osé l'ouvrir… Une clé avait été laissée dans la serrure, pourtant, et il n'y avait aucune raison de penser que ce ne soit pas la bonne. Et il existe une pièce derrière, ou au moins un espace, encadré par deux chambres — dont celle que j'occupe pour cet usage —, et fermé

par un quatrième mur, aveugle, que l'on peut observer, et que l'on pourrait même toucher, semble-t-il toujours un peu plus humide que les autres murs extérieurs, en faisant le tour de la maison par le potager. Cette fausse pièce a également un plancher et un plafond n'offrant aucune sorte de communication avec d'autres parties de la maison — faites-moi confiance, je m'en suis assuré —, puisque au-dessous s'étend le salon arabe, tandis qu'au-dessus se trouve une autre chambre, la seule de cet étage dont tous les meubles soient cachés sous des housses blanches depuis le décès de l'arrière-grand-mère. Alors pourquoi en parler ? Si cette non-pièce n'avait pas existé, je n'aurais sans doute jamais pris la plume pour écrire ce qui me tiendra peut-être lieu de testament : il y a une semaine, ma dernière conquête, une drôlesse d'une beauté inca peu commune, a souhaité s'adonner à l'un de ces jeux libertins consistant, pour elle, à faire comme si elle cherchait à m'échapper en courant à gorge déployée tout en gloussant comme une baleine à travers toute la maison, puis à se débattre mollement jusqu'à être harponnée au bon endroit, et, pour moi, à réfréner le plus longtemps possible mon envie de la rattraper et de la posséder là, tout de suite, contre la cloison la plus immédiate. L'idée de lui toucher un mot de la maudite pièce ne m'a, étonnamment, pas effleuré — étonnamment, car il ne se passe guère de jour sans que mes pensées ne m'y ramènent à plusieurs reprises ; je suis même réveillé par de ces cauchemars, parfois… Au cours de la poursuite, elle s'est enfilée là et a refermé la porte derrière elle en riant — la clé ne servait même pas à quelque chose jusque-là, donc… Elle n'est pas réapparue depuis — mais elle n'est pas celle au sujet de qui j'ai aligné quelques mots entre tiret et points de suspension plus haut.

Il me faut donc maintenant — je le lui dois — oser l'ouvrir le plus tôt possible…

*

27 juin, en soirée. Depuis que cette lettre manuscrite a été glissée dans ma boîte, hier soir, comme je l'ai noté en passant plus haut, elle a occupé l'essentiel de mon temps de veille, et je ressens le besoin d'y revenir en détail. Onze heures venaient de sonner à l'église quand j'ai entendu claquer le battant métallique de la fente par laquelle on introduit le courrier à travers la porte de mon bungalow. En jetant un œil par la fenêtre de la pièce qui me sert de bureau, il m'a semblé apercevoir un gamin de 13-14 ans passer le portillon et disparaître rapidement au coin de la rue. L'écriture n'est toutefois pas celle d'un adolescent, mais d'un adulte dans la force de l'âge. Comme le dit son auteur, je ne vois effectivement pas du tout qui il pourrait être, par contre la maison dont il est question est facilement reconnaissable, c'est la dernière à gauche en quittant le village par la route de Sens. Je suis allé y faire un tour en promenant Ladygaga après déjeuner, tous ses volets paraissent clos, mais le portail était légèrement entrouvert et devrait donc permettre de pénétrer au moins dans le parc, qui est relativement bien entretenu. La chienne n'a pas semblé ressentir la moindre appréhension, elle reniflait par les fentes à travers la clôture puis remuait la queue en me regardant. De là je suis passé à la gendarmerie, mais c'est tout juste si les deux pandores de garde ne se sont pas foutu de ma gueule. Entre parenthèses, pour te donner une idée de leur surcharge de travail dans nos campagnes, quand je suis entré ils étaient en train d'essayer de terminer un puzzle représentant le château de Versailles,

et ils m'ont donné l'impression de s'y remettre aussitôt que j'ai eu tourné le dos, confus et l'air piteux, mais bouillant intérieurement. Je vais donc devoir y retourner tout seul. Cela ne t'étonnera pas, Yolande, je n'ai en effet toujours pas lié connaissance avec un seul habitant de la commune depuis deux ans que je suis venu m'y installer avec l'argent du Goncourt des lycéens, aucun voisin, tout juste Bonjour-Bonsoir avec les quelques commerçants, d'ailleurs peu sympathiques pour la plupart. J'aurais pu t'attendre, mais ta secrétaire m'a appris que tu ne rentrerais pas de Chine avant plusieurs semaines, et apparemment ton portable ne capte rien venant de France depuis là-bas ; quant aux courriels, nous resterons probablement encore longtemps l'une des dernières enclaves dont la topographie résistera à l'arrivée du câblage Internet. Comme tu pourras l'imaginer, je suis mort de trouille par avance, mais c'est le fameux devoir moral qui me tenaille depuis qu'il m'a été inculqué par mon éducation, qui m'appelle, et qui va me pousser vers l'irréparable, peut-être. Je pourrais m'armer de la phrase d'Aragon qui écrit quelque part, de mémoire, que l'art romanesque est la clef des chambres interdites de la maison, mais dans les situations de menace concrète et de violence possible, la culture n'a jamais remplacé un bon vieux revolver. Je m'y rendrai demain en plein midi, malgré le risque d'être aperçu par le voisinage ou des passants, car, la nuit, ça doit être vraiment trop insupportablement lugubre. Je ne sais pas encore ce que je vais faire de Ladygaga, l'emmener avec moi, bien qu'il y ait peu de chance qu'elle puisse m'être utile à grand-chose, la pauvre, ou lui ouvrir suffisamment de boîtes de pâté et de sacs de croquettes pour qu'elle ait de quoi manger pendant plusieurs semaines, le temps que des voisins en aient éventuellement marre d'entendre ses gémissements. Quoi qu'il en soit, je laisserai ce journal ouvert à cette page. Si tu le découvres ainsi, et pas moi, on peut espérer que les gendarmes seront un peu plus réceptifs cette fois-ci, car cela fera tout de même au moins trois disparitions de suite au même endroit en l'espace de quelques jours, ou au contraire depuis plusieurs années. Pour plus de sûreté, je vais tâcher de t'envoyer également à ton domicile une copie de ces quatre pages par courrier ordinaire. Allez, courage !



Ungeziefer

Richard Maurel

En se réveillant un matin après une nuit agitée à courir partout sous l'évier de la cuisine, un cafard de l'espèce commune *Blatta*, famille des blattidés, ordre des Dictyoptères (caractérisé par des pièces buccales du type broyeur), se trouva brusquement métamorphosé en cadre informatique dans un grand organisme bancaire. Cette curieuse transformation qu'elle soit due à Dieu, au diable, aux retombées tardives de Tchernobyl ou à l'ingestion de débris alimentaires infestés d'OGM, fut, par ailleurs, impeccablement planifiée. Didier Martin (c'était désormais sa nouvelle identité car son ancien patronyme de cancrelat était imprononçable pour des glottes humaines et, pour tout dire, beaucoup trop typé pour un emploi de cadre)[a] ne s'était pas simplement métamorphosé en cadre informatique, bancaire de surcroît, mais avait également trouvé toute la panoplie nécessaire à l'exercice de cette fonction : costume gris anthracite, chemise bleue des mers du Sud avec cravate assortie, mallette garnie (ordinateur portable, téléphone mobile, chewing-gums à la menthe, déodorant spécial aisselles) plus un 4x4 *Toyota* pour aller faire les courses au supermarché et l'inévitable raie sur le côté. Ainsi équipé notre ex-Blatta Dictyoptère du superordre des blattoptéroïdes devenu *Homonculus Stupidus*, l'espèce la plus répandue parmi les descendants du singe, pouvait commencer sa première journée de travail.

a. De toute façon Martin est un patronyme très répandu y compris chez les cafards.

Nous avons déjà dit que la métamorphose de Didier avait bénéficié d'une préparation exemplaire — et, il convient de le souligner une fois encore, à une époque où les rendements hallucinants exigés par des investisseurs pressés ne permettent hélas ! plus de remettre sur le métier sans foi son ouvrage — et cela est peut-être la preuve (qui nous manquait jusqu'à présent) que Dieu existe, car D. Martin croyait maintenant en Dieu comme la plupart des cadres du secteur bancaire d'ailleurs, ce qui montre à l'évidence la supériorité de l'homme sur la blatte. Préparation remarquable donc, mais pas parfaite car il y avait tout de même quelque chose qui clochait. Oh ! Un petit rien, un détail mais agaçant comme une épine à moitié enfoncée dans le fondement et qui se rappelle à nous dès qu'on aspire au repos. En un mot comme en cent : Didier

Martin était entièrement noir. En fait il était aussi noir que lorsqu'il était cafard ce qui, chez les Blatta Dyopterus n'est source d'aucun complexe, bien au contraire (puisque leurs mœurs sont paisibles et nocturnes), mais comme un Auvergnat célèbre qui fut en son temps « l'homme le plus intelligent de France »[b] l'avait finement observé : la vérité passe difficilement la barrière des Pyrénées. Que dire alors de celle des espèces ? Bref, en ce qui concerne la couleur de la chitine ou de l'épiderme (sorte de chitine molle et poreuse), les us et coutumes sont bien différents entre les humains et les cancrelats[c]. Bien évidemment, Didier ne s'aperçut pas immédiatement de cette particularité puisqu'il avait essentiellement côtoyé des cancrelats jusqu'à ce jour, par conséquent des êtres quand même très foncés[1]. Cette prise de conscience, M. Martin la dut surtout au regard des autres et, de manière fort étrange, à celui de personnes presque entièrement bleues — il devait s'apercevoir par la suite qu'il s'agissait en fait d'un uniforme, sorte de carapace amovible.

b. Vous l'avez reconnu il s'agit bien sûr de Blaise Pascal.

c. Ce qui prouve, en outre, —enfin « peut-être », il convient de rester prudent — que Dieu s'il existe est probablement daltonien.

Une fois levé, habillé, rasé, cravaté et attache-casé, Didier Martin se mit sur pilote automatique ; il alla donc à son *travail*. Sa première compulsion fut de se ruer vers son 4x4 *Toyota* mais, à mi-chemin entre l'escalier et le garage, il se souvint qu'il l'utilisait exclusivement dans les cas suivants :

- faire les courses au supermarché ;
- acheter du pain à la boulangerie ;
- prendre le journal le samedi.

Il classa ces informations dans sa mémoire à long terme, fit demi-tour puis se remit en pilotage automatique (c'était quand même le mieux pour aller au travail). Mais il ne savait toujours pas ce que recouvrait ce terme : ***travail*** ?

Il franchit sa porte d'entrée qui devenait de ce fait même une porte de sortie, se dit-il *in petto* (mais pas trop fort quand même, *in petto* pour ne pas perturber le fonctionnement du pilote automatique) puis se dirigea vers une bouche de métro. En tant qu'ancien cafard l'idée même de se rendre dans une bouche quelle qu'elle soit non seulement lui répugnait mais le terrorisait absolument[2], une lutte intérieure et spectaculaire s'ensuivit entre son instinct de cancrelat dont il ne s'était pas totalement départi et son pilote automatique qui, comme tout bon pilote automatique, aspirait avant tout à la réalisation de l'objectif dans des délais raisonnables.

Enfin, après un âpre combat, il put observer que tous ses nouveaux congénères s'étaient mis eux aussi en pilotage automatique et se dirigeaient

---

1 Quoique la sous-espèce connue sous le sobriquet de «cafard américain» arbore une carapace chatoyante et polychrome du plus bel effet à ce qu'on dit. De toute façon il faut toujours que les américains soient plus beaux, plus gros, plus grands et plus riches (surtout plus riches) que les autres. Et en plus ils aiment les couleurs qui crachent et les jeans troués, enfin bon... Cela étant, malgré la grande offensive du libéralisme et la chute vertigineuse des tarifs aériens (et des avions aussi, parfois) le cafard américain se fait rare chez nous, c'est un point d'acquis. Didier martin n'avait donc que des cafards français — à la limite européens — comme relations de voisinage, je n'y reviendrai pas dans la suite de l'exposé.

2 Nous avons dit que les cafards étaient de moeurs paisibles, cela est vrai et il convient d'affirmer haut et fort cette particularité du cafardisme. Cependant (et cela n'enlève rien à ce qui a été déclaré plus haut) certains cancrelats — MAIS PAS TOUS ! — se laissent parfois aller à, hum... , comment dire, un petit penchant pour le cannibalisme, sans penser à mal au demeurant, d'autant qu'un cancrelat ne pense pas, alors... Cela est dû, n'en doutons pas, à une déplorable hygiène alimentaire qui consiste à s'empiffrer de n'importe quoi, donc pourquoi pas un congénère ? Evidemment, cela nous révolte et à bon droit, nous, qui sommes parvenus grâce à notre intelligence au sommet de la chaîne alimentaire et qui mangeons de tout sauf des cafards et nos concitoyens, encore que pour les cafards on puisse avoir des doutes paraît-il.

.... Il y a également débat à propos de l'intelligence, je le signale par soucis d'exhaustivité.

vers la bouche d'un air maussade (certes) mais d'un pas tranquille. Mû par l'instinct grégaire il décida alors de faire de même. Une fois dans les entrailles de la métropole il se sentit rassuré, comme après un long voyage lorsqu'on passe le seuil de sa maison et qu'avec la première bouffée d'air les souvenirs domestiques affluent en une vague irrésistible. Il y avait un peu trop de lumière, évidemment, mais les odeurs putrides, les couleurs glauques, les murs recouverts de carreaux maculés, tout cela se déployait en lui comme la réminiscence de l'enfance.

Il prit donc la direction Madeleine. Porté par le flot humain qui fourmillait dans les tunnels il s'abandonna à la volupté d'une marche rapide et mécanique. Cet étrange ballet lui laissait une agréable impression de déjà vu qui l'enveloppait dans une douce quiétude brutalement interrompue par une affiche 4 par 4 qui proclamait sans vergogne :

VOUS AVEZ LE CAFARD ? LA SOLUTION C'EST BAGON !

et en plus petit cette précision qu'il trouva abjecte :

Nouvel insecticide systémique : avant de mourir, l'insecte traité contaminera toute la colonie.

Il trouva cette apologie du génocide proprement révoltante et se demanda même s'il n'existait pas quelque part une loi, un règlement ou à tout le moins une circulaire qui réprimait ce genre de propos. Il chercha bien mais en vain, ce qui ne laissa pas de l'étonner dans un pays où tout, mais alors absolument tout, avait fait l'objet d'une loi au moins. Pour les décrets il est vrai qu'on est en retard, ajouta-t-il *in petto* comme d'habitude.

Il pivota vers son voisin et lui demanda :

– Vous avez vu cette affiche ?

Un visage las au teint cireux tourna vers lui deux poches tristes dans lesquelles flottait un regard éteint.

– Quoi ?

Cette réponse de batracien avait pour Didier le charme désuet de la nostalgie. Un arrière-goût de vie sauvage. Il s'interrogea sur l'incarnation antérieure de son voisin : grenouille ou crapaud ? Afin de trancher la question il l'observa d'un peu plus près. La peau variqueuse et légèrement verdâtre le plongeait dans l'expectative. Le doute se dissipa quand il renifla l'haleine fétide chargée d'effluves de dents gâtées et d'un remugle âcre de jus d'oignon remontant du plus profond d'un estomac manifestement au bout du rouleau. L'autre s'était déjà replongé dans son hébétude contemplative, fixant le sol d'une mine accablée. Didier suivit son regard et sut le drame intérieur qui se jouait sous le crâne chauve et bosselé de l'amphibien déchu qui détaillait une mouche écrasée sur le sol d'un air navré. Mû par un irrépressible mouvement de compassion bien étranger au cadre informatique du secteur bancaire qu'il était devenu — bien malgré lui, mais quand même — il éprouva la lutte secrète mais terrible que se livraient l'appétit du crapaud trop longtemps refoulé et la nécessaire retenue du bipède moderne qui tient à conserver un standing *moyen*.

Une locomotive tractant une colonie de wagons chatoyants de tags divers et variés vint interrompre dans un bruit de poulies rouillées suivi d'un grand *psshit* le bref épisode humaniste dans lequel avait curieusement sombré M.Martin. Tassé dans cette sorte de grosse boîte de conserve, comprimé par

d'énormes seins flasques du côté droit et une épaule de catcheur à l'aisselle odorante du côté gauche, il usa de la faible mobilité qui lui restait pour diriger son regard vers le fond du wagon et fut arrêté une vingtaine de centimètres plus loin par la rubrique d'un journal déplié à hauteur de menton qui dévidait l'horoscope du jour. Il interrogea sa nouvelle mémoire et comprit ce qu'était un « horoscope », une rubrique attrape-gogo à peine lue, jamais consultée, à laquelle cependant toute la presse sacrifiait au moins un quart de page ce qui, au prix du papier, demeurait une énigme. Vaguement curieux il se souvint que son signe était — bien sûr — « capricorne »[3] et lut, avec difficulté à cause d'une poitrine décidément très volumineuse, le paragraphe qui suit :

« *Aujourd'hui vous serez littéralement transporté par la rencontre d'un homme et d'une femme qui voudront tout savoir sur vous et votre vie* ».

Pour autant qu'il le puisse il fit une moue mi-sceptique, mi-enthousiaste[4] qui indiquait essentiellement qu'elle n'indiquait finalement pas grand-chose. Les soubresauts métalliques de la rame le menèrent tant bien que mal à la station Madeleine où il se laissa éjecter par le flot pressé des banlieusards grognons et déjà fatigués. L'entrelacs des couloirs malodorants débouchait sur un palier qui supportait deux escaliers roulants et le grincement geignard d'une guitare qui avait connu des jours meilleurs, du moins fallait-il l'espérer. En tout cas, Didier remerciait le Ciel, le hasard ou Tchernobyl d'avoir été métamorphosé en cadre informatique du secteur bancaire et non pas en guitare dans le réseau métropolitain. Il s'arrêta néanmoins pour écouter les vociférations intermittentes de l'artiste, plus parce qu'il pensait que c'était l'usage que par réelle conviction. Car notre récent cadre informatique était désormais l'heureux[d] propriétaire de deux oreilles d'autant plus performantes qu'elles n'avaient pas encore été soumises au bombardement incessant de cette fanfare de supermarché entrecoupée de hurlements sauvages et hystériques, accompagnés de couinements veules et dégoulinants, que l'on appelle communément la « bande FM ». Pour cette raison il savait encore reconnaître une musique agréable d'un boucan infernal. Tous les autres humains dont la majorité, pensa-t-il, était manifestement métamorphosée depuis un bail donc mieux adaptée à la vie souterraine en milieu urbain, avait manifestement perdu cette faculté. Ils couraient en tout sens l'air de rien (ça il avait quand même l'habitude) et le bousculaient en râlant toutes les deux secondes[e].

D'un naturel affable, comme la blatte qui sommeillait encore en lui, Didier Martin n'en réagit pas moins avec une pointe d'agacement quand pour la dix-neuvième fois en moins de deux minutes il reçut une bourrade entre les deux omoplates. Il se retourna sur le champ, les sourcils froncés pour tancer l'importun, bien qu'une petite voix lui affirma de n'en rien faire, intervention judicieuse qu'il ignora malencontreusement[f]. Il n'eut pas le temps de finir son « Vous pourriez vous excuser » que l'un des deux bipèdes — le mâle — se rapprocha encore un peu plus de lui et grogna :

– Papiers s'il vous plaît.

Il campait sur une jambe à demi fléchie, le pouce dans le ceinturon, le torse légèrement bombé et le sourcil très froncé. Chez les cafards, l'attitude de défi consiste à déployer les élytres et à pointer les antennes vers le haut, il ne put

d. Enfin, n'exagérons rien non plus.

e. De cela, en revanche, Didier n'était point familier car la blatte, insistons un peu sur ce point, est un animal courtois malgré sa fâcheuse tendance au cannibalisme qui reste cependant bon enfant.

f. Comme toujours d'ailleurs : l'homme ignore pratiquement à chaque fois la petite voix qui lui murmure à l'oreille un conseil de bonne conduite. Sauf quand la petite voix en question lui sussure : « *J'en prendrais bien un second* ». Alors, là évidemment, l'homme écoute...

3 Vous pourrez ainsi remarquer à nouveau la minutie de cette métamorphose déjà évoquée précédemment, mais quand même, c'est fou ! Enfin, voilà, personnellement ça me trouble énormément.

4 Ce qui, il faut bien le reconnaitre, n'est pas à la portée du premier venu.

donc pas décoder le message corporel de l'individu presque bleu qui l'apostrophait ainsi après l'avoir bousculé. L'autre individu — une femelle pour ce qu'il put en juger — jetait de rapides regards comminatoires aux alentours, les deux pouces dans le ceinturon, c'était la seule différence notable qu'il remarqua. Par ailleurs le mot « papier » évoquait pour lui une substance rêche, vaguement comestible mais surtout, il frétillait encore à cette simple évocation, à l'intérieur de laquelle on trouvait presque toujours une nourriture végétale délicieusement avariée. Un doute terrible l'étreignit : il ne pensait pas avoir emporté dans son attaché-case une poignée d'épluchures enrobées d'un vieux journal. À la réflexion, il en avait la conviction absolue car on n'emmène pas ce genre de chose avec soi quand on se rend à son *travail*.

Ce court délai de réflexion lui fut fatal.

Lorsqu'il se retrouva allongé sur le sol jambes écartées, un bras tordu à gauche, l'autre à droite, avec un objet de forme oblongue, manifestement manufacturé dans une matière ligneuse et très résistante, qui lui comprimait totalement le larynx (à cause du genou qui pesait sur sa nuque) il eut encore la force de se demander ce qui lui arrivait. Son pilote automatique dont tous les voyants étaient désormais au rouge lui fournit une réponse qu'il trouva tout d'abord sybilline mais, *in fine*, parfaitement adaptée à la situation : ***obtempérer***. Il obtempéra donc puis s'évanouit.

Il sentit tout au fond de lui-même que le couple en bleu tentait de le ranimer selon la bonne vieille méthode du *simila similibus curantur*[5]. Enfin plongé dans une béatitude quasi-définitive, Didier ne se sentit même pas transporté ou plus précisément traîné dans une sorte de camping-car bleu foncé et emmené dans un lieu de convalescence nommé — il l'apprendrait à son réveil — « commissariat ». Là on l'installa dans une position probablement adaptée à la morphologie humaine mais son passé de cancrelat était encore trop récent pour qu'il en jouisse en toute quiétude. Dans une pièce de douze mètres carrés environ, il était maintenu contre un mur grâce à un anneau astucieusement placé à un mètre quatre-vingt-dix du sol. Ce qui l'obligeait à rester debout, le bras tendu — mais il pouvait quand même se servir de l'autre pour se gratter ou s'examiner les ongles. Il partageait cet espace avec un nombre étonnamment élevé de congénères, au moins une vingtaine dans un espace pourtant réduit. Il fut surpris d'une telle manifestation de l'instinct grégaire chez l'hominidé et, après que le souvenir du métro Madeleine eut surgi en lui avec toute son étouffante moiteur comme un cafard étend ses ailes pour prendre son envol entre le tuyau d'eau chaude et la bouteille de vinaigre rance oubliée là depuis des années, bref, après tout cela[6] il parvint rapidement à la conclusion que la barrière des espèces n'était pas si infranchissable qu'ont bien voulu nous l'affirmer quelques scientifiques de renom. Ce fut donc dans un état de relative fraîcheur d'esprit qu'il fut détaché et emporté dans un

---

5 Pour les rares lecteurs qui n'auraient pas fait de latin, le principe en question consiste à soigner le mal par le (même) mal. C'est, vous l'aurez reconnu, le principe fondateur de l'homéopathie mais comme les forces de l'ordre n'ont qu'une formation médicale assez vague, elles se contentent d'appliquer au prévenu (qui est donc averti) un remède strictement semblable à ce qui a causé le malaise ; ce qui fait réagir (de moins en moins souvent fort heureusement car la science médicale progresse grâce à nos médias, qu'ils en soient remerciés) certaines catégories de passants qui feraient mieux de se contenter de passer plutôt que de se mêler de ce qui ne les regarde pas. Beaucoup d'entre eux protestent contre ces pratiques en ignorant l'intention foncièrement positive — et même médicales — d'un tel traitement.

6 Qui ne dure qu'un bref moment ami lettré, vous l'aviez compris.

bureau au mobilier exténué dont l'espace réduit semblait tout entier empli par trois chaises, une table, un très gros ordinateur d'un modèle ancien et un fonctionnaire de police déjà fatigué d'un modèle standard. Solidement fixée au mur, une étagère en métal supportait avec enthousiasme une imprimante démesurée comme un chef gaulois sur son bouclier. Signe des temps, leurs fonctions semblaient analogues puisqu'elle crachait des rames entières de recommandations, directives et proclamations diverses jamais lues, et déjà oubliées avant même que l'encre en soit sèche.

Il s'assit quand on le lui proposa d'une voix courtoise[7]. Le sous-officier de police qui prit sa déposition avait un reste de sandwich sur le bureau et d'accent méditerranéen (du bon côté de la mer) sur la langue. Il tapait sur son clavier avec deux doigts seulement mais compensait ce faible effectif par une frappe puissante et énergique qui faisait trembler jusqu'au moniteur.

– Nom ?

– Pardon ?

– Je t'ai demandé ton nom. Comment tu t'appelles, quoi !

– Martin, M-a-r-t ...

– Oui, ça va, je sais écrire Martin. « Martin » ? C'est bien ça ?

– Oui, monsieur.

– Martin, tiens donc. M - a - r - t - i - n, hmmm. Et le prénom ?

– Didier.

– Didier ? Comme « Didier », tout simplement ?

– Voilà, c'est ça, D - i - ... euh, comme « Didier », oui.

– Ce qui nous fait Didier Martin, donc, hmmmm ?

– Oui, c'est cela, monsieur, Didier Martin, c'est bien moi.

– T'es sûr ?

Didier eut alors un instant de doute profond, presque existentiel. Mais sa mémoire automatique était formelle : c'était bien ça.

– Ben ... oui.

Le fonctionnaire de police releva les yeux de son écran pour le détailler. Didier en profita pour ajouter :

– Oui, Monsieur[8].

Le policier continuait à l'observer sans un mot. Didier rajouta alors :

– C'est écrit là, il fit un signe de tête vers le bureau (puisqu'il avait les mains prises), sur ma carte d'identité. Il se souvenait enfin de comment s'appelait ce drôle de rectangle en plastique.

Après les présentations d'usage on en arriva au vif du sujet : la profession. Quand Didier Martin énonça « ingénieur en informatique de gestion » le bourreau du clavier s'arrêta net.

– Vous avez dit ?

– Ingénieur informatique de gestion dans un grand organisme bancaire.

Le sous-officier ne tapait plus rien, extrêmement interloqué. Il ajouta même, sur un ton mi-goguenard mi-impressionné[9] : « Et ça consiste en quoi exactement ? » La blatte s'engouffra dans la brèche[10] et commença une longue tirade sur l'architecture logicielle des bases de données relationnelles et

---

7 Mais ferme cependant.

8 Ce qui ne fait jamais de mal

9 Voir *infra* pour mesurer la difficulté d'une telle performance.

10 Logique...

des applications SQL/PHP pilotées par des frontaux reliés dans un intranet que l'on en faisait, bref un truc auquel personne ne comprend rien et pas plus, hélas, notre sous-officier au clavier martyr. Qui s'interloquait[11] de plus en plus.

De plus et pour une raison purement contingente, depuis quelques minutes le clavier de notre brave policier refusait obstinément de réagir à ses injonctions digitales. Il jeta un regard sournois vers l'écran et ses pires craintes se réalisèrent. Une poignée de caractères d'une incongruité presque obscène commençaient à comment dire ? — grignoter son espace de travail, oui c'était cela : « grignoter ». Se trouvait là toute la lie du caractère informatique indésirable, des petites têtes grimaçantes, des « z » à l'envers, des accents circonflexes sans rien en dessous à circonflexer.

À la suite d'un rapide coup d'œil vers l'ex-dictyoptère qui lui souriait benoîtement, le garant de l'ordre public commença à marteler frénétiquement le clavier de son seul index droit d'abord, puis assez rapidement de ses deux index en cadence, tous les autres doigts étant serrés comme dans un gant de boxe. Il essayait de faire passer cette furie digitale pour une dactylographie volontaire et un poil énergique mais il sentait bien qu'il perdait pied car même à supposer qu'il aurait tout noté de ce que lui avait dit le prévenu — ce qui était ridicule car il ne faut jamais tout noter, même les stagiaires savent cela — cela faisait environ dix-huit voyelles de trop dans chacun des mots, ce n'était pas crédible, voyons. Bref, il était en train de perdre la face devant un ingénieur informaticien spécialisé en bidule, en truc, là, enfin en machin-chose, et merde, il avait déjà oublié, mais spécialisé quand même, ça il en était sûr.

À intervalles réguliers son poing droit s'abattait lourdement sur la table, ce qui faisait trembler l'écran et voleter quelques feuillets qui retombaient aussitôt dans un soupir feutré. Par mimétisme, l'officier s'autorisait également un gros soupir puis recommençait son entreprise de destruction paranoïaque, alors qu'un silence tendu occupait désormais tout l'espace disponible. À la suite de quelques très longues minutes survint ce qui devait immanquablement arriver : une série de *beep - beep* annoncèrent à l'homme aux doigts d'acier qu'il avait définitivement perdu la partie, dans un *game over* qui n'appelait hélas aucun commentaire. Mais le policier était mauvais perdant et il fourbissait déjà son arme ultime que tous les utilisateurs de *pécés sous windôze* connaissent bien : les trois doigts de la vengeance ! La main gauche faisant le V de la victoire de façon à appuyer simultanément sur les touches « Ctrl » et « Alt » et le majeur de la main droite non pas fièrement dressé mais plutôt orgueilleusement pointé vers « Suppr » ; manœuvre de repli ordinairement appelée *reset* (et match, ajouteront facétieusement pongistes et tennismen). Au zénith de son ire, le défenseur de la loi était à deux doigts[12] de porter l'estocade finale, les yeux exorbités, le regard fou, l'écume aux lèvres et le képi légèrement de travers. Mais dans un bref éclair de lucidité il se souvint qu'il perdrait alors *la totalité* de son travail, et qu'il lui faudrait tout reprendre à zéro avec un risque non négligeable de rechute. Cette vision de cauchemar interrompit net le trajet de son médius gauche prêt à bondir sur la touche salvatrice comme un pitbull vers un mollet charnu.

– Je pense que votre programme de saisie n'est pas protégé contre les inclusions multiples, risqua Didier. Il est en effet possible que vous ayez

11 Décidement j'aime bien ce mot.

12 C'est le cas de le dire évidemment.

malencontreusement lancé deux ou trois instances simultanément, ce qui arrive souvent, ajouta-t-il prudemment.

– On vous a demandé quelque chose ?

– Euh, et bien non. Non, Monsieur.

– On vous a amené ici pour nous apprendre l'informatique, peut-être ?

– Non, bien sûr que non. Monsieur.

– Bon alors, reprenons.

Il continuait à taper sur son clavier, d'un geste fourbe ou, plus exactement, *il faisait semblant de taper et s'ingéniait à rendre le son des touches sans appuyer dessus*. Au bout d'un moment, n'y tenant plus, il laissa échapper :

– Et c'est ça qui fait *bip* ?

– Quoi ?

– Les inclusions truc-machin-chose, elles font *bip* sur mon clavier ?

– Ah, non, il émet ce bruit car depuis une bonne dizaine de minutes vous avez saturé le *buffer* clavier, c'est-à-dire que plus aucune frappe de votre clavier ne s'imprime sur votre écran et qu'il est désormais totalement inutile de taper sur les touches. C'est ce que le *bip* vous signale.

Alors c'était vrai, ce type était bien spécialiste en trucs-informatiques-très-compliqués, et — surtout — son imposture était démasquée. Il se tassa légèrement sur son siège, prélude à un effondrement total, une capitulation sans condition. Qui ne tarda pas à arriver :

– Et vous vous y connaissez bien en clavier qui fait des *bips* ?

Il était désormais presque entièrement occulté par son écran, le clavier sur la bedaine, protection illusoire contre la persécution informatique, sa dignité l'abandonnait au rythme des jets de transpiration qui inondaient ses aisselles. Didier attendait paisiblement qu'on lui posât les questions suivantes mais son attitude tranquille et détachée (tout à fait normale pour une blatte qui passe une inspection) fut interprétée par le brave officier de police comme un indice de la supériorité de l'*homo informaticus* sur le *vulgus pecum*, c'est-à-dire lui. Évidemment, cela augmenta quelque peu sa mauvaise humeur, déjà palpable et quasi naturelle, mais il fallait cependant sortir de la crise. Il mit donc au défi son interlocuteur d'arrêter ces ... de *bips* et de faire marcher ce ... d'ordinateur[13]. Didier Martin se leva donc de son siège et prit place devant l'ordinateur incriminé, il jaugea d'un seul coup d'œil la situation, c'est-à-dire l'étendue des dégâts. Le système était complètement gelé et, pire, le réseau ne fonctionnait manifestement plus car la frappe frénétique du fonctionnaire zélé avait produit une combinaison secrète de touches réservée de toute évidence à l'administrateur système14bref, tout était en vrac. D'ailleurs à l'instant même où la blatte humaine commençait à se saisir du clavier, des têtes affolées apparurent dans le cadre de la porte laissant échapper de confuses paroles :

– Les *pécés* y marchent plus !

– C'est tout cassé !

– Ça a bousillé mon rapport, fait deux heures que je suis dessus !

– T'as encore tout planté ?

– Ouais, ça m'a mis que ça venait de chez toi et pouf, plus rien !

– Y en a marre, c'est la troisième fois en deux jours !

– Ouais, y en a marre !

13 L'utilité du point de suspension n'est plus à démontrer.

14 Note : si vous n'y comprenez rien ce n'est pas grave, moi non plus.

– Et qu'est-ce qu'y fait, lui, là ? Il sabote ? Tu le laisses faire ?
– Non, non, il essaie de relancer le truc, regarde …

En effet, Didier tentait tant bien que mal — car il était toujours menotté — de débloquer l'appareil en question. Il demandait donc de l'aide à celui qui était devenu en quelque sorte son coéquipier pour appuyer sur des touches qui demandait un écart trop important pour la longueur de chaîne dont il disposait. L'officier de police s'exécutait benoîtement mais l'opération prenait quand même beaucoup de temps. Jusqu'à ce qu'un autre policier, pris d'une subite inspiration, entre vivement dans la pièce, se saisisse des clés et le libère. Cette judicieuse initiative fut acclamée à juste titre par un applaudissement spontané. La suite fut rapide, on fit asseoir Didier sur le siège du policier pour qu'il soit plus à l'aise, tandis que le précédent occupant trouvait refuge sur la chaise des prévenus, l'air morne et vaguement inquiet. Le système informatique fut relancé dans un grand *bip-bip-bip* festif et on acclama Didier qui eut le triomphe modeste comme tout cafard qui se respecte.

– C'est bon, c'est reparti ? lui demanda-t-on un peu incrédule.
– Oui, j'ai même modifié certains fichiers systèmes pour que cet incident ne se reproduise plus.
– Vous voulez dire que ça va plus jamais sauter ?
– C'est ça.
– Plus jamais, jamais, c'est vrai ?
– Plus jamais, jamais. J'ai même pu récupérer les sauvegardes de vos travaux avant que le système ne s'arrête. Vous n'avez donc rien perdu.

Il commença une explication assez complexe sur les causes et les effets en informatique, qui fut interrompue au troisième mot en *-ique* par des vivats chaleureux. On l'installa confortablement, on lui donna à boire (Café ? Bière ? Jus d'ananas ? Un petit remontant, hmm, hmm ?), on lui apporta deux sandwiches jambon-beurre-poulet en devisant gaiement de tout et de rien, surtout de rien pendant que l'ordinateur faisait en effet ce qu'il avait à faire, c'est-à-dire fonctionner sans plonger quiconque dans l'embarras. On proposa alors de ramener le héros de la journée à son travail puisqu'il était clairement établi qu'il en avait un, et important qui plus est, vital peut-être pour des intérêts supérieurs et économiques et que M. Martin (c'était son nouveau nom) avait perdu assez de temps en broutilles comme cela. On vérifia auparavant que l'informatique était bien im-plan-ta-ble désormais en remettant le fonctionnaire par qui tout était arrivé aux manettes et en lui demandant de retaper un rapport bidon. Même son poste résista héroïquement à ses attaques compulsives. De nouveau, des vivats fusèrent.

Didier Martin fit donc le trajet qui le séparait de son *travail* dans une voiture de police aux sirènes hurlantes, accompagné de trois lieutenants hilares et parfaitement détendus. Il avait hâte de constater par lui-même ce qu'était le travail si important pour l'espèce à laquelle il appartenait désormais. Il sortit de la voiture, un peu désorienté, devant un parallélépipède gris, mi-acier mi-béton, représentatif de l'excellence architecturale parisienne de la fin du XXème siècle. Son pilote automatique lui permis de reconnaître cet immeuble, qu'il voyait par ailleurs pour la première fois[15], car une botte gigantesque en ornait le troisième étage, vestige d'un célèbre chausseur qui s'était un temps installé dans ces murs avant d'émigrer vers des quartiers plus appropriés. La botte n'avait jamais été démontée et elle était même devenue

---

15 C'est ce qu'on appelle «l'impression de jamais vu».

le repère emblématique du quartier : « Je travaille à la botte » évitait de longs discours. Quand Didier émergea du véhicule, quelques (rares) passants se retournèrent pour contempler la scène d'un air perplexe : que d'égards pour quelqu'un traité comme un invité de marque par des gens dont la convivialité est souvent discrète. Après de multiples serrages de mains et moult bourrades affectueuses, il prit congé et fit quelques pas vers l'entrée.

C'est à ce moment-là que l'accident survint.

La botte, la fameuse botte, choisit ce moment précis pour se détacher brutalement du mur (on suppose qu'elle avait été mal attachée) et s'abattre sur Didier qui regarda sans grande émotion le talon se précipiter sur son crâne comme le faucon sur sa proie. Cela fit un bruit mat un peu écœurant et il disparut, englouti corps et biens par la semelle géante. Son seul regret, de courte durée, fut d'être empêché, une fois encore et si près du but, d'aller enfin à son travail. Il y voyait un ultime coup du sort, la marque du destin. Ne pouvant accéder à son travail, son utilité, de fait, devenait quasi-nulle, il pouvait donc aussi bien mourir, se dit-il une dernière fois *in petto*, avant de le faire.

Les policiers avaient bien entendu assisté à la scène, impuissants et désolés. Ils se retournèrent et dirent dans une belle unanimité :

– Et merde.

Puis ils repartirent, sans les sirènes. Un passant se pencha un peu pour mieux voir ce qui se trouvait sous la botte mais il constata qu'il ne restait rien. Rien ?

Avec plus d'attention il aurait vu un petit cafard de l'espèce commune *Blatta*, famille des blattidés, ordre des Dictyoptères (caractérisé par des pièces buccales du type broyeur) s'extirper tranquillement de la semelle géante et se diriger d'un pas vif mais assuré vers le local à poubelles du restaurant chinois qui se trouvait au coin de la rue et dont le fumet faisait vibrionner ses antennes. Il y rencontra plusieurs colonies de congénères dont certains avaient également effectué un bref passage dans le secteur informatique bancaire.

Ils parlèrent boutique en mastiquant quelques brins de soja délicieusement pourris.

Où la banlieue volcanique évoque l'Orient

Salima Rhamna

« Troisième nuit de troubles en banlieue. » La voix qui balance la nouvelle en une n'est pas de celles qui tremblent, on est dans la solennité d'un studio et au second jour d'une émeute qui cercle Paris d'une ceinture de flamme. « C'est un concours d'autos brûlées » : ça, c'est le commentaire d'un des habitants d'une cité du sud francilien devant sa télé. Ils procèdent par petits groupes extrêmement mobiles. Qui ça, « ils » ? Deux meneurs auraient déjà été arrêtés, affirme le présentateur.

Fouzia, branchée sur France 3, d'abord intriguée d'entendre à nouveau Robert Castel à la télé, tourne la tête et dès lors n'a d'yeux que pour cette belle gueule au menton carré de Kader Baziri, nouvel eurodéputé méridional :

« Nos quartiers populaires, je vais vous dire, ils ont besoin de quoi ? Pas d'être perfusé au socio-occupationnel, mais d'avoir le pied mis à l'étrier. Il faut remettre l'économie au cœur de nos quartiers. Dans votre reportage, le journaliste parle de « groupes extrêmement mobiles ». Alors moi, je dis à l'adresse de ces jeunes dont la révolte doit être replacée dans le contexte de discrimination et d'ostracisme insupportables dont sont victimes nos quartiers populaires, je veux leur dire à ces jeunes : oui, bougez, c'est bien la mobilité, et mobilisez-vous aussi, mais pour vous, pour réussir, regardez les modèles de réussite qu'il ne tient qu'à vous de reproduire, parce que moi, je ne doute pas que vous en ayez le talent. La mobilité sociale, les résultats d'entreprise, le développement durable : ça marche aussi en banlieue. Messieurs-dames les journalistes, arrêtez de vous focaliser sur le mal-être identitaire s'il vous plaît. Et vous, les jeunes, regardez les Ben Arfa, regardez les Benzema, les Debbouze. Pas des belles réussites à la française, peut-être ? »

La situation à la cité de la Grande Borgne est encore loin d'être maîtrisée. Mais émergent les premiers éléments d'analyse, émis par des experts dûment reconnus et qualifiés. C'est ainsi que la responsabilité des urbanistes est montrée du doigt. On filme aussi en caméra subjective des boîtes aux

lettres : « La montée des communautarismes est taguée dans l'ascenseur », renonce finalement à proclamer face micro le stagiaire d'une agence de presse. On a également dépêché sur place des grands reporters aux foulées alertes. Des groupes s'agencent devant les caméras, puis se défont. En embuscade, trois des Tartiflettes, cité voisine, prennent la pose en achevant la besogne. La scène est floutée. On peut les voir, donc, mais pas très nettement, vandaliser du mobilier urbain en compagnie d'une daronne. Les gyrophares font sur la robe de chambre de cette dernière, quand elle se baisse, scintiller les étoiles d'or. Un peu sur la droite, visage glabre sous lunettes noires, elle reconnaît son voisin à son survêt et son bel air de prytane.

Séquence suivante gardée au montage, celle-ci. Entre deux platanes un mineur encagoulé tient un manche de pioche. Son copain agenouillé arbore un casque de moto blasonné d'un aigle noir. Et sa main droite allume un briquet dont la flamme embrase le cageot glissé sous la voiture. De sa fenêtre assiste à la scène un Chinois de quatre-vingt-dix-sept ans, ancien de chez Panhard, premier ouvrier relogé après qu'on eut détruit son garni de l'avenue de Choisy (1970). « Le tissu associatif s'est totalement déchiré », déplore un sociologue des délinquances. Il quitte le plateau avec sa stagiaire. « Quelle paire de roberts » (en son for intérieur).

*

Dans le même temps, il y en a au moins deux qui savourent, apprécient le déroulement du scénario. De l'hilarité dans leurs regards, au commissaire Licken et au préfet de Gave contemplant la scène, un peu à l'écart dans l'habitacle silencieux de leur voiture ; le préfet déguste à l'arrière un Puro tandis que le flic jette un œil distrait sur le théâtre des opérations.

Ce préfet, un homme élancé, semble-t-il de prime abord ; sec et voûté en fait, mais non sans classe dans son élégant costume de tweed dont il époussette une cendre tombée du cigare, de l'une de ses longues mains délicates aux auriculaires parés de bagues de jayet.

– Laissez-vous tenter.

– Monsieur le préfet, c'est soir de fête… Merci.

D'un signe à peine perceptible de la tête, il fait comprendre au chauffeur son souhait de changer de poste d'observation. De prendre de la hauteur. Forteresses muettes sises l'une à côté de l'autre, de Gave et Licken ont coupé leurs portables. Ils ne sont plus là pour personne. Il s'agit maintenant de laisser faire. De se laisser envelopper par ce brouillard chimique qui se lève autour des grands ensembles, à moins qu'il ne s'agisse des rouleaux de brume qui s'effacent de la surface du lac artificiel longé silencieusement par la *Safrane*, et laissent apparaître les immeubles découpant leurs pics fermes dans la nuit, cependant qu'un filet de fumée bleue monte en spirale de l'âtre où brûlent barricades et voitures.

– La brume… Comment ne pas penser au Caire, à mon amie Zeniab Hamilton dite « la sculpteuse de brouillards ». Elle serait à coup sûr intéressée par le spectacle de ce soir, elle qui n'a pas son pareil pour susciter d'imprévisibles cascades de brumes au pied desquelles s'étendent de gigantesques nappes s'élevant des pyramides de Khéops sur fond de musique électro-acoustique.

Mais soudain, un éclair de foudre lointain enflamme les vitres de la voiture

dans un fracas chaotique.

– Explosion d'un drone, renseigne la voix faussement fatiguée de Licken.

– Allons, chauffeur, plus haut, toujours plus haut ! Élevons-nous par-dessus les cimes !

Licken se laisse bercer par la belle mécanique disparaissant dans les virages, sans même un grincement de ressorts quand elle plonge au fond des nids de poule d'où, loin de se bloquer net comme on s'y serait attendu, la voiture s'extrait en douceur pour se faufiler ensuite au plus près des palissades, puis entre les châssis de berlines carbonisées. Et au fur et à mesure que la Safrane enfile les lacets, dépasse la crête d'arbres aux branches lourdes et statiques avec, ça et là, la silhouette d'une barre en leur milieu, leurs regards se dirigent en contrebas vers la cité perdue dans la brume.

Voici qu'ils enfilent l'avenue Cummings, longeant des complexes sportifs, puis les hauts murs d'un centre de recherche délocalisé dont les haies s'entrelacent de fleurs cramoisies l'été, dépassant ensuite le cimetière aux caveaux gris et l'école maternelle avec sa balançoire aux allures de potence, où d'athlétiques adolescents aux survêts couleur de marmelade font leur trapèze en poussant des cris rauques. Garés sur un promontoire, ils sortent enfin de la voiture, font quelques pas au bord du ravin ; de Gave sort son exemplaire de Foucault.

– J'eusse préféré vous lire certains passages tirés *Des caresses d'hommes considérées comme un art*, il y est entre autres questions de porteurs de barbes, cela ne nous dépayse pas trop mais nous éloignerait tout de même un peu de notre préoccupation du jour. Foucault, donc, toujours, qui ne fait pas que le bonheur du MEDEF, figurez-vous qu'il figure désormais aussi en bonne place dans la bibliographie indicative à l'attention des apprentis commissaires de police. Vous êtes surpris ? C'est que vous êtes déjà, pardonnez-moi cette saillie cher ami, incontestablement de la vieille école. Qu'on ne vienne pas non plus me parler de récupération ou de je ne sais quelle soi-disant déformation de la pensée de notre charismatique chauve, comme s'en agacent les prétendus « héritiers ». Tenez, dès *Surveiller et punir*, tout est là ; jugez plutôt la netteté du trait, la qualité de la synthèse : *la délinquance, avec les agents occultes qu'elle procure mais aussi avec le quadrillage généralisé qu'elle autorise, constitue un moyen de surveillance perpétuelle sur la population : un appareil qui permet de contrôler, à travers les délinquants eux-mêmes, tout le champ social*. C'est beau comme du Coupat, n'est-ce pas ?

Licken ne répondit pas, laissant planer sur son triste visage ce sourire miel-merde dont il n'avait jamais eu le secret, puisqu'il en avait hérité. Le préfet continuait sa lecture, mais le regard morne, passé ce coup d'électricité bidon, l'air las, ailleurs, vraiment loin. À bout. Comme son horizon lui paraissait borné, en comparaison de ce qu'il avait connu dans cette Égypte qu'il n'avait jamais véritablement pu quitter, cette lointaine Égypte où sa carrière de diplomate avait pris fin pour des raisons qui resteraient à jamais inconnues de Licken. Il les eût souhaitées encore et toujours plus courtes, ses journées, désormais, le regard bleu tourné vers le Nil — aux naufragés ! Journées d'ennui dès le matin noyées dans l'alcool de ces breuvages dont il garnissait le fond capitonné de son attaché-case. Rien à voir avec ces radieuses journées proche-orientales dont il s'était délecté du déroulement toujours imprévu. Bien au-delà de l'ambassade où les tracas qui l'attendaient trouvaient toujours

des solutions énergiques, la journée égyptienne s'étendait en effet en alternance de longueurs et sinuosités sous l'aspect d'une myriade de néons publicitaires dardant leurs lettres arabes au scintillement alternatif, sous lesquels il faisait admirer non sans pudeur les reflets de sa blondeur. Jamais cependant au point de perdre de vue les indispensables clubs privés, oasis éparpillées de stupre où d'asticoteuses danseuses du ventre aux belles et lourdes tignasses tressées en nattes épaisses, départagées par une raie de chair teinte de cinabre, filles de feu incapables de comprendre un traître mot de ses paroles, lui feraient signe de venir leur décharger dans le palais, l'entraînant derrière les courtines pour lui faire admirer, cachés dans les boudoirs à miroirs de Venise et sofas à ressorts, leurs corps squelettiques et glacés, dans les replis de ses rêves, au plus intime de son petit désastre privé qui se ponctuait d'ailleurs finalement toujours d'une exclamation victorieuse.

– J'avais alors, comprenez bien…, avait commencé de dire de Gave à Licken, lorsqu'il replongea soudain dans la vision du sphinx de Gizeh perdu dans le brouillard, tout à l'horizon, fouetté par les bourrasques de sable qui le recouvraient peu à peu entièrement comme un tapis de cendres volcaniques. J'avais alors pour ennemi un genre d'adversaire à vous tirer une balle dans le dos après vous avoir le plus courtoisement du monde fait ses compliments.

Mais inutile de chercher à en savoir plus, Licken avait compris que le préfet n'offrirait aucune résolution aux énigmes inabouties qui restaient en suspens de ses regards fixes puis plongeant tout à coup dans la coque vide de la piscine olympique édifiée vingt ans plus tôt par le Conseil Général au profit des jeunes habitants de la Grande Borgne, lesquels désormais s'y retrouvaient franchissant les clôtures défoncées, le soir, pour s'adonner à de furtives fumettes et d'audacieux *gangbangs* aux quatre coins du bassin désaffecté ; cette piscine vide dont le fond tapissé de mousse réfléchissait ce soir-là dans le miroir glauque des flaques les fusées policières, la caravane des sachets plastiques migrateurs se détachant des branches de marronniers gelées par Nivôse. L'eau souillée des caniveaux tombait goutte à goutte dans le bassin par un tuyau de cuivre percé d'où fusaient d'imperceptibles jets d'eau, à quoi l'été les enfants venaient soumettre leurs petits corps brûlants de chaleur. Le préfet se revoyait alors sous l'accablante moiteur du mois d'août égyptien, déambulant dans sa ruelle où il traînait à demi ivre en savates, une bande de chiens errants après lui, se ruant sur ses maigres jambes, excités par ses vêtements noirs de diplomate, il marchait impassible, arborant sous le bras le petit baquet qu'il emmenait toujours pour se rendre au minuscule bain public du coin, où des hommes l'observeraient sans gêne lorsqu'il entrerait dans l'eau.

– Il y a au Caire, Licken, dit-il tandis que le fond de son œil s'injectait de sang, ce je ne sais quoi de sauvage, de féodalité *high-tech*, de dissimulé et de fou. Je voudrais vous emmener voir les minarets, les coupoles et les immeubles branlants qui s'étagent en pyramides et s'élancent vers le ciel bleuâtre de la nuit cairote, où ils se découpent sur l'horizon ; vous faire découvrir mille plats exquis assaisonnés de *meloukia* ou de *bamie*. Et vous m'escorteriez au sommet des interminables chaînes de montagnes, sur le versant desquelles serpentent d'arides chemins où coulent des ruisseaux qui s'évaporent dans l'air comme l'alcool d'un vin chaud, puis se perdent dans les abîmes avant de cascader dans les vallons, où nous roulerions dans l'herbe grasse en garnements fous.



Tonton taxi

Une vue de l'enfance de Janine Martin-Sacriste

C'est un cousin lointain de mon père que nous appelons ainsi, Tonton Taxi.

Il habite Niort, sur la route qui conduit à la demeure de ma famille paternelle ; l'étape d'une nuit chez ce tonton exotique me comble de joie. Il faut dire que c'est une fois l'an…

J'y ai une chambre qui m'attend, celle aux papillons, ma préférée.

Père me fait toujours mille recommandations avant d'arriver chez le vieil homme. Etre très sage bien sûr mais surtout ne pas être indiscrète, ne poser aucune question sur la femme de tonton – c'était une très belle noire qui un jour est repartie dans son pays – et ne faire aucun commentaire sur tout ce que je vois ou entends. Pour une pipelette curieuse comme moi, ces instructions sont difficiles à respecter.

Nous arrivons avant le dîner et apportons de lourds paniers d'osier remplis de victuailles et de bouteilles.

Père gare la voiture devant la boutique de Tonton Taxi et mère va toquer à l'huis d'un pas décidé.

Tonton ouvre la porte, vêtu de son éternel habit de coutil noir, les cheveux en bataille et l'air ahuri de celui qui se réveille.

Il ressemble à un puzzle de légumes. Long comme une asperge, pâle comme une endive, des cheveux carotte au sel et des yeux comme des petits pois, bien vifs, derrière les lunettes cerclées de fer, posées sur le bout de son nez.

Nous entrons dans la boutique au parquet craquant et nous sommes aussitôt saisis par l'odeur étrange et chimique qui s'en dégage.

De hauts meubles noirs et cirés. Essentiellement des vitrines et des tiroirs larges et peu épais. Chaque vitrine contient un animal à poils ou à plumes, de nombreux livres reliés et des objets étranges. Au fond de la boutique, je devine un atelier, brillamment éclairé, mais j'ai l'interdiction de m'y rendre.

– Soyez les bienvenus ! Allez, Marie fais comme chez toi, la cuisine n'a pas changé de place. Fulbert vient au salon, j'ai un bon cigare pour toi. Nine, tu veux monter lire dans ta chambre jusqu'au dîner ? Nous t'appellerons.

Pfeuuuu ! C'est pas juste, moi j'ai envie de rester avec eux et de les écouter ou, encore mieux, de fureter un peu dans la maison ; j'y ai pensé tout au long de la route.

Je pousse la porte de la chambre aux papillons. Ils sont tous là, dans leurs boîtes transparentes, si je les fixe trop longtemps je vois bouger leurs ailes multicolores. J'ouvre ma petite valise et chausse mes pantoufles à semelles de feutre. Je pose mon dernier *Club des 5* sur la table de nuit et m'installe sur le palier pour guetter les bruits de la maison.

J'entends mère dans la cuisine et le bruit étouffé de la conversation des hommes au salon. C'est le moment d'y aller.

Arrivée dans la boutique, j'ouvre vite un premier tiroir. Merveille ! Des yeux de toutes les couleurs, de toutes les grosseurs, je saisis un œil vert, aïe… il possède une petite pointe. Un vrai trésor. Je le remets vite à sa place. Je n'ose ouvrir les autres tiroirs, j'ai peu de temps devant moi et l'atelier m'attire depuis des années. J'y pénètre à pas de loup et là… une peur panique m'envahit.

Je suis cernée par des animaux étranges. Rien de ressemblant à ceux des vitrines de la boutique. Sur l'atelier reposent des petites bêtes inconnues, éventrées, puantes et énuclées.

Pendu au plafond un serpent gigantesque darde une langue fourchue vers moi, deux cavités sombres sur sa tête…

Je comprends soudainement où sont ses yeux et j'en ai la chair de poule. Tonton vole les yeux des animaux, les range dans ses tiroirs, mais pourquoi ?

Un immense placard attire mon regard. La clé est sur la serrure. J'ouvre la porte et... je recule, je recule et me cogne contre le serpent... Tante Claire est là, assise sur une chaise africaine, avec ses lourds colliers multicolores, la tête droite et son beau regard ambré qui me fixe. Elle est plus petite que dans mon souvenir.

Pourquoi es-tu partie si près de lui Tante Claire ? Elle ne me répond pas.

Je referme doucement la porte.

Dans la cuisine, Mère chantonne : il sentait bon le sable chaud mon légionnaire....lala, lalala, lala !

– Dis-moi, maman, il était militaire Tonton Taxi quand il était jeune ?

– Non, il était naturaliste, il a parcouru le monde, tu sais ?

– Dans son taxi ?

Tête ahurie de Mère.



Le premier jour où je suis mort, je n'ai pas pleuré

Un matin pas comme les autres d'Isabelle Monin

Le premier jour où je suis mort, je n'ai pas pleuré. Enfin, presque pas, à ce qu'il me semble. Quelques traces un peu glaciales noircissaient mes tempes, j'avais un peu mal là, des stalactites grisâtres collaient mes yeux à la route, tout le long d'un chemin familier qui ne me raccrochait plus qu'à lui.

Ce matin-là, comme tous les matins, je me suis retourné dans mon lit, juste avant que le réveil sonne, je me suis retourné… à 5 heures 48 exactement. Comme tous les matins, ma femme était réveillée, elle aussi, et me regardait ouvrir les yeux. Ce matin-là, son sourire semblait un maladroit rictus et ses yeux plus embrumés qu'à l'ordinaire. C'est la raison pour laquelle je ne vis pas mon visage arrondi au centre de ses pupilles. Pour la première fois de notre histoire. Cette fois-là, je ne vis que du noir, et j'avais beau remuer la tête dans la lueur du chevet, aucune forme ni aucune ombre ne venait changer la face du miroir de ses yeux. Intrigué, je voulus ouvrir la bouche pour lui demander si elle allait bien, mais le temps que mes lèvres se décollent l'une de l'autre, ma femme était déjà sortie du lit et se dirigeait vers le début de sa journée d'un pas assuré. Mes cordes vocales n'avaient pas eu le temps de vibrer, même pour former un son désaccordé. C'était étrange, j'étais plus lent à me lever, à me mouvoir, ce matin-là, mais j'accusai pour le coup cette bonne vieille grippe hivernale qui me guettait le soir depuis près d'une semaine.

Je ne sais même plus comment c'est arrivé. « Arrivé », d'ailleurs, est un bien grand mot puisque c'est moi qui suis parti. Enfin, c'est ce qu'il me semble. J'ignore totalement ce qu'il s'est passé, je ne me souviens de rien du tout. D'ailleurs, il ne s'est peut-être rien « passé » puisqu'il me semble que j'avance encore à reculons vers un massacre non résolu.

C'est le deuxième jour que j'ai pleuré. Le jour où j'ai commencé à comprendre que ce n'était pas facile d'être mort.

Ce sont les autres qui me l'ont appris. En étant vivants tout autour de moi.

En étant vivants autour de moi comme tous les jours de ma vie d'avant. Mais sans moi. Ils faisaient comme si je n'étais pas là. Ils parlaient de moi dans mon dos ou passaient leurs yeux au travers de moi pour parler à d'autres. C'était pire lorsqu'ils me parlaient vraiment, croyant parler à l'absent qui était devant eux, pire lorsqu'ils pleuraient pour moi sur mon épaule alors que je m'efforçais de les consoler en hurlant ma présence, pire lorsqu'ils crachaient sur moi en ignorant que j'étais réellement souillé par les miasmes de leur langue de vipère.

Pour rire. Je ne riais pas, et je cherchais tant bien que mal à les frapper au visage. Mes coups étaient trop lents et semblaient passer au travers de leurs sales gueules. Ils riaient toujours et mon reflet d'un hier candide cillait dans leurs yeux comme pour me narguer plus encore. Je voulais hurler mais mes cordes vocales semblaient elles aussi fonctionner au ralenti, beaucoup trop au ralenti. J'avais beau lutter, hurler encore et encore, contracter mes abdominaux au maximum pour pousser mes poumons à bout, elles ne vibraient pas, aucun son ne sortait de ma bouche. Toutes mes forces réunies dans cet élan désespéré d'existence obsolète, je hurlais dans un vide absolu et je sentais uniquement le sang me monter à la tête, des joues aux tempes, tant et si bien que je crus qu'elle allait exploser. C'est même ce que je désirais le plus à cet instant. Épuisé, je m'effondrai sur le sol, lentement mais non sans ressentir une immense douleur au creux de mon ventre… Je restai allongé sur le flanc et vomis ma rage en long flots réguliers et épais. Je respirais encore plus lentement après cet inutile accès de colère. Je me sentais mieux.

Je me suis relevé, calme et indifférent au monde, et rentrai chez moi, soulagé d'un poids dont j'ignorais la nature. J'avais déjà tout oublié et m'amusais cette fois de tous ces gens qui faisaient mine de m'avoir connu mieux que personne, et qui se retournaient sur mes pas, graves et inquiets, dans les rues sombres du soir, craignant pour de bon que je les aie entendus.

Le troisième jour, j'ai eu très peur, cette fois. Peur de m'être trompé de vie. Toujours aucun changement dans le regard de ma femme ce matin encore, mais cela m'était égal, elle m'était d'ailleurs devenue très abstraite à moi aussi. Une *idée* de *ma* femme, même plus un souvenir bien clair.

J'ai tout de même pris le parti de suivre de nouveau cette route qui me conduisait vers l'inévitable révélation. Et c'est ainsi que j'appris que cette inconnue m'aimait plus que tout au monde et que je l'ai ignoré toute ma vie. Un reflet dans ses yeux, j'avais aperçu un reflet. C'était bien moi, dans ses yeux, éclatant, intact. Le moi d'il y a vingt ans, ici même sur le parvis, le jour où j'ai bousculé cette belle inconnue qui s'était enfuie après avoir accepté mes plates excuses, cette inconnue que je croisais chaque matin sans un mot mais qui me gratifiait d'un doux sourire gêné.

Le quatrième jour, mon parcours s'est étalé devant moi comme la veille. Les reflets passés dans les yeux de mes proches, les mots dans le vide et les larmes s'accrochaient à mon passage fatigué d'impuissance. Ce n'était pas vraiment moi qu'ils pleuraient mais leur signaler ne me semblait plus important. D'ailleurs, de jour en jour, ils étaient moins nombreux autour de moi. Le monde était en train de se vider sous mes yeux incertains.

Le cinquième jour, mes pas comme le moindre de mes gestes me paraissaient incongrus. J'ignorais pourquoi je poursuivais le quotidien sans rien modifier

de l'hécatombe, certainement dans l'espoir d'apercevoir un instant mon reflet dans les yeux de ceux qui restent. Personne encore ne les avait rouverts pour de bon, ils ne me voyaient toujours pas.

Sixième jour, je ne m'ennuie pas. Je n'ai pas froid, je n'ai pas faim. Je regarde vivre les gens autour de moi, jour après jour de cette transition, répit de torture obligatoire et nécessaire à leur bonne conscience, je regarde les gens que je connais, les gens qui m'apprécient, les gens qui pensent à moi et qui disparaissent sous mes yeux, heure après heure, les uns après les autres, qui m'oublient tour à tour…

Et moi, je ne peux rien faire. Je disparais pour de bon de leurs yeux lassés, de leurs photos jaunies ou effacées à jamais du disque dur, puis totalement de leur mémoire. Je pleure. Mais pleurer, me pleurer à leur place ne sert à rien non plus.

Aujourd'hui, il n'y a plus rien, je ne les vois plus. Ils sont tous partis. Je crois que je n'aurais jamais dû me réveiller ce matin-là.

Le premier jour où je suis mort, je n'ai même pas pleuré. Le dernier jour non plus. Tous ces noms ont finalement disparu de la pierre et je ne sais plus moi-même qui pleurer ni pourquoi.



Paparazzi (Hot - 5ème épisode)

Lemon A

1

- 07 avant VP

– Comment ce négro peut-il avoir la gueule du neveu parfait ? Tu m'expliques ça, Gian' ? Hein, comment c'est possible ça : un négro avec une gueule de neveu parfait ?

– Gendre idéal patron, un air de gendre idéal.

– Quoi le gendre idéal le neveu parfait, tout ça c'est pareil, ça raconte la même chose. Je vais te dire Gian', dans l'histoire de l'humanité il y a d'abord eu les singes, c'est le premier stade de l'évolution. Les singes, Gianfranco ! Des enculés de putains de singes en Afrique ! Et tu sais où on a retrouvé le premier homme ? En Afrique, exactement, en Afrique, parce que les noirs sont les descendants directs des singes, et ça c'est le deuxième stade de l'évolution : les négros. Tu vois, d'abord les singes et ensuite les négros.

« Regardez patron ! » Luca Rizzi, au volant de la *Cadillac*, indique un 4 par 5, planté sur un bord du croisement entre *Main Street* et la 5eme Rue Ouest. Le portrait de Will Smith, photographié de face, occupe les trois quarts du panneau publicitaire. À droite, vers l'avenir, son slogan : *United State of California* et des petites étoiles. Il sourit franchement. Une gueule de gendre idéal.

Le patron fulmine depuis que nous avons posé les pieds sur le tarmac de l'aéroport. Los Angeles lui tape sur le système : les négros, les tortillas, les *homeless* allongés sur leurs feuilles en carton et toute cette saloperie de pollution. Le décalage horaire. Mais plus que ça et l'intégrale de ses soucis, je sais qu'il monte en pression avant le lever de rideau. Une sorte de mise en

condition. Le patron, je le seconde depuis trente ans. Je le connais par cœur. Son truc c'est de ressembler le plus possible à Joe Pesci dans le cinéma de Scorcese. On ne se rend pas compte à quel point les films de gangsters peuvent avoir une influence sur la famille. On croit toujours que c'est l'inverse.

– Visez ça, ce quartier a été construit par des Italiens et visez ce que c'est devenu, des enfoirés de Mexicains qui pullulent partout et qui se reproduisent comme des lapins. Il agite les bras en l'air, invoquant tous les saints qui nous abandonnent depuis si longtemps. El Pueblo, au centre de Los Angeles. Pas loin de Chinatown. Enfoirés de Chinois.

Luca bifurque dans un grand parking marqué par une rangée d'arbres. Nous descendons. Il n'y a qu'à traverser la rue pour atteindre notre destination. *Main Street* n°508. La façade de l'édifice est complètement bâchée, le vent soulève des volutes de poussière. Nous passons les grilles fermant le chantier et entrons dans le bâtiment. Imposant. Des gravats jonchent le sol, des éléments de charpente. Les bâches battent contre les ouvertures. Pas de porte, pas de fenêtre. On pourrait aménager le plus grand *loft* de la cité des anges à cet endroit. La hauteur de plafond me donne le tournis. En dehors des murs porteurs en briques rouges, toutes les cloisons ont été abattues. On pourrait aussi finir de raser tout ça et installer un terrain de football. Mais personne ne joue au foot dans ce pays dégénéré.

Une grande table rectangulaire et des fauteuils de bureau ont été agencés au centre de l'espace. Ordre du patron, mise en scène du patron. Je ne compte pas, mais en principe tout le monde est déjà arrivé : une vingtaine d'associés accoutrés comme s'ils allaient recevoir un Oscar.

2

Notre hublot donne sur une aile flanquée d'un réacteur énorme. Je vois le bazar se dessouder du fuselage et disparaitre dans une épaisse colonne de fumée noire. Et puis je vois de la chair à pâté humaine projetée sur quarante kilomètres à la ronde. Dans un avion en vol on ne vaut pas plus qu’un grain de polenta.

Le Patron ronfle à côté de moi, côté couloir. Devant nous, Luca Rizzi s’empiffre de chips aux piments en visionnant un film d’action, un clip ? Une pub ? Allez savoir : des culs, des flingues, des bagnoles qui dérapent, les explosions transforment son ordinateur en discothèque.

Une hôtesse récupère les miasmes de mon estomac et me refourgue un sachet neuf. Après L.A, Manaus est l’étape numéro deux de la reprise en main : les moustiques, la dengue et les sud-américains aussi faux jetons qu’une peau de banane sur un trottoir.

Je commande un ultime whisky pour me refaire l’haleine avant l’atterrissage.

3

Les origines mayas, les esprits de la forêt, la culture rituelle, ça fait deux heures qu'on supporte ces conneries. Isidoro parle, son acolyte traduit et le patron, Lucas Rizzi et moi suons comme les deux mille fontaines de Rome. Il a probablement grandi dans un tronc d'arbre, Isidoro. Sa peau : on dirait de l'écorce.

Le bateau file vers la triple frontière, Pérou, Colombie, Brésil, creusant un sillage d'écume sur l'Amazone. Des animaux braillent quelque part dans la forêt. Des oiseaux, des singes, des armées d'insectes ou je ne sais quoi. Luca Rizzi lance le diaporama en tendant un tissu pour faire de l'ombre sur l'écran de son ordinateur. Première photo : le hangar vide de *Main Street*, la grande table, Pépito tassé sur son siège, minuscule, le silencieux du patron posé verticalement sur son crâne et l'assistance figée comme une pisseuse devant sa première bite.

– Je l'aimais comme mon fils ce petit bâtard, j'ai toujours pris soin de lui.

Le type traduit en produisant des claquements avec sa langue qui se mélangent aux éclaboussures du fleuve contre la coque de l'embarcation. Pépito vingt-cinq ans, protégé du patron, ancien cadre approvisionnement / distribution de la moitié ouest des États-Unis. Chiffre d'affaire annuel : 500 millions de dollars. La cocaïne c'est la poudre des rois et ça rapporte plus que l'ensemble des putes de la côte pacifique réunies. Qu'est-ce qu'on viendrait foutre en Amérique du sud sinon ?

« Comme mon fils », répète le patron en posant sa main sur son cœur et en levant les yeux au ciel : « Comme mon fils ».

En vérité, le patron n'aime personne et surtout pas son fils biologique, un dossier top secret, dont il ne s'est jamais occupé et dont on a jamais eu aucune nouvelle. Il regarde la photo de Pépito sur l'écran et surenchérit :

– La mère de Pépito c'était ma sœur, une sainte, personne n'a jamais su comment elle s'est retrouvée enceinte, elle est décédée en le mettant au monde, paix à son âme.

En vérité des bruits couraient que le spermatozoïde venait d'un joueur de mandoline, un avaleur de *burritos*, un rat puant comme tous les Mexicains de Los Angeles. Mais qui pouvait prétendre qu'un type comme ça aurait tamponné la sœur du patron ? D'ailleurs, aucun père ne s'est jamais manifesté dans cette affaire.

Photo numéro deux : portrait de Pépito dont la tête explose dans un bouquet de cervelle et de sang.

– Ce petit con a dégueulassé tous les costards de l'assemblée.

Ralenti par un silencieux, une balle subsonique à pointe creuse resterait fichée dans une bulle de savon même à bout portant. Par contre ça bousille

tout à l'intérieur, le grand nettoyage de printemps, spectacle garanti. Et photos colorées.

Isidoro détache ses yeux de l'écran et gueule quelque chose en inca. Deux mongoloïdes comme on n'en voit plus que dans les documentaires télévisés commencent à tirer sur une corde de pêche à l'arrière du bateau. Ils portent des bermudas aux couleurs criardes, des t-shirt militaires et des tongs oranges et vertes acidulées. « Regardez », nous lance le traducteur. Le cadavre qu'ils remontent à bord est boursouflé comme une baudruche, bleu, moisi, méconnaissable, bouffé par les poissons. Le complice de Pépito ? L'esprit de la forêt nous valide le ticket.

4

La seule occasion où le patron considère quelqu'un avec humanité, c'est quand il lui confie un contrat. J'ai remarqué ça depuis toutes ces années. Là, il est capable de se montrer prévenant jusqu'à offrir le fond de sa meilleure bouteille. Il développe une sorte de compassion. Sinon il n'est jamais vraiment sincère. Il passe sa vie à détester la terre entière, à manipuler, à séduire, à menacer, à promettre... Il méprise la famille aussi, les femmes, les enfants, les vieillards, lui-même ; aussi sûr qu'un trou du cul chie de la merde. Il feint de s'intéresser à ce qu'on lui raconte, il communique, il tend l'oreille, mais y a rien de loyal là-dedans, aucune lueur dans son regard éteint. Ce qui le préoccupe, c'est l'effet produit et le gain que ça amènera derrière. Mais quand il vous envoie buter un type, là, à ce moment là, on dirait qu'il vous aime. Réellement. Il devient comme un père avec son fils ou comme votre meilleur ami depuis toujours.

Benjamin Constant est un explorateur français dont je mettrais ma main à couper qu'il est mort de la malaria ou d'une autre maladie tropicale. Comble de tout, il a donné son nom à un poste de douane, le poste de douane péruvien de la triple frontière, une cabane de bois, une unique pièce, avec une vieille armoire, un bureau déglingué, des tampons et quelques papiers. Je ne vois rien d'autre à part quatre chaises. Je ne vois même pas de téléphone. On poireaute. On transpire. L'air est bouillant comme dans une *Fiat 500* garée en plein soleil.

Un type massif et velu arrive enfin dans le bureau. Le douanier se présente en maillot de bain, torse nu, ruisselant, cheveux et poils collés à l'épiderme. Il émerge tout droit du fleuve où il était allé piquer une tête pendant que nous faisions le pied de grue. L'air décontracté, il donne l'accolade à Isidoro et à son traducteur. Il nous salue chaleureusement. Il parle fort. Il ouvre l'armoire, attrape une bouteille et des verres.

Aucun doute, on est unis comme les doigts de la main. Les verres s'entrechoquent, l'alcool me brûle la gorge avec un arrière-goût de plante et de médicament. Le douanier nous ressert. Des familles entières tirent leur épingle du jeu parce que nous nous bourrons la gueule ensemble. Le douanier remplit une troisième fois les verres, puis il ouvre un tiroir et présente la photo du contrat.

Une vigie d'Isidoro surveille le site du haut d'un cocotier : une seule porte d'entrée massive donne sur la cour intérieure bordée par des chambres et des pièces à vivre. Les chiottes sont au fond de l'*hacienda*, accolées au mur d'enceinte, un simple cabanon. Il y a aussi un puits au milieu de la cour. Je tambourine contre les battants de la porte d'entrée, quelqu'un gueule quelque chose de l'autre côté ; évidemment je pige rien et je réponds en italien. Des secondes filent et les serrures finissent par se déverrouiller toutes seules. Luca Rizzi respire fort derrière moi. La cocaïne rend la situation parfaitement logique et cool.

L'homme à abattre s'appelle Samouraï mais ne possède rien de japonais, ni le regard en épingle, ni l'air du hareng avarié. Sur la photo du contrat, il ressemble à Jeremy Irons en plus bronzé. On le surnomme Samouraï à cause de son style. Un mec droit dans ses bottes avec le sens de l'honneur. On le dit brave, intelligent. On le dit intègre, incorruptible. Il commande la douane brésilienne dans la région mais personne ne sait pour qui il bosse réellement. On dit que c'est un agent de la CIA, un porte flingue de la mafia russe, un soldat de Dieu, un tueur en série. Il pourrait tout aussi bien repeindre la forêt en jaune et alimenter les deux prochains siècles de rumeurs. On dit que ses hommes lui sont fidèles et qu'ils sont arrivés avec lui. Certains d'entre eux revêtent une cagoule en permanence alors on dit qu'ils viennent des groupes militaires purgeant Rio de Janeiro au napalm. Il paraît que ces enculés assassinent des gosses dont ils revendent les organes à des libanais qui franchissent les frontières avec des mallettes réfrigérées tous les jours.

Mais qu'importe le pédigrée de Samouraï : c'est juste un type avec sa bande armée, plus fort et plus malin que les autres. Un serpent venimeux qui pond des œufs sur notre territoire.

Je m'écarte. Luca Rizzi se précipite et descend au moins deux hommes en s'engouffrant dans l'*hacienda*. Le gros de la troupe ennemie est parti en expédition sur le fleuve. Information du cocotier. De grands cocotiers surplombent le bâtiment et font de l'ombre noire. Samouraï est demeuré sur place, lui, avec quatre ou cinq autres douaniers brésiliens. Des coups de feu, des cris d'alerte. Des plaintes et des râles d'agonie. Je m'approche. Les tirs font rage à l'intérieur. Combien Luca réussira-t-il à buter de types avant d'être cueilli à son tour ? La *coke* a fait péter sa jauge de maîtrise et d'espérance. Il est déjà mort. La *junkfood*, le cinéma, les putes et l'argent facile l'ont enterré depuis longtemps.

Luca Rizzi encaisse des balles et s'écroule lourdement. Pourtant, les douaniers continuent à tirer. Ils arrosent la dépouille qui, percutée par les projectiles, livre sa dernière gigue en tournant sur le sol. Puis ils cessent le feu, se relèvent prudemment de leur planque et viennent évaluer le score. Avec ce qu'il a pris dans le buffet, Luca Rizzi est plus que repassé.

Aucun type sur terre ne reste réellement sur ses gardes à la sortie d'une fusillade. Après la montée d'adrénaline, le corps se relâche et la vigilance part avec. Ça se goupille comme ça à tous les coups, c'est inscrit dans nos

gènes.

D'un seul coup d'œil je fais le tour de la situation : trois types debout dont Samouraï, et trois cadavres dont Luca Rizzi. Je me découvre. Les types debout sont regroupés, ils lèvent les yeux vers moi, ils sont armés, je fais cracher mes *Glock*. Emportés par les balles, ils reculent et mordent la poussière. Je sécurise l'opération avec une seconde salve mais je sais bien que tout est terminé. Mes mains sont pleines de talc pour prévenir la transpiration. Je balance les *Glock* avec mes empreintes — aucune importance — et pars à la recherche d'un mouchoir.

6

– Ces cons de ricains, y a que leur costards qui comptent. Les néons, leurs veaux pourris, leur cinéma débile. Putain de demeurés, qui s'empiffrent de beurre de cacahouète et de *pancakes* toute la journée, ils sont obèses et leurs femmes sont des grosses truies. J'en ai ras la casquette de ce bordel. Le napolitain se fout de ma gueule. On a plus d'embrouilles à Los Angeles qu'en Afganisthan.

Le patron s'éponge le front avec la gaine matelassée de son téléphone satellite. Son visage suinte et refléchit la lumière.

– Ils vont nous sucer jusqu'à la moelle. Ils nous pissent à la raie. Tu sais ce qu'il dit, le Napolitain ? Il dit que mon café est *americano*. Il me fait la leçon, cet enculé.

Pas assez serré le café du patron. *Americano*. À L.A la campagne électorale bat son plein : descentes, expropriations, gardes à vue, contraventions à répétition, la somme complète des emmerdes officiels colle au cul du *bizness*.

– C'est cet enfoiré de negro qui fait chauffer la merde.
– Will Smith, patron, il s'appelle Will Smith, je dis.
– Je veux l'effacer, je ne veux plus voir sa gueule, je ne veux plus voir la gueule de ce connard nulle part.

7

La vaisselle éclate, des plumes volent partout dans la pièce, un pan de rideau s'est enflammé et le commando continue à tirer. Plusieurs types cagoulés débarqués de nulle part. Je suis désarmé, il n'y a rien d'autre à faire que de rester plaqué au sol. La pute qui me suçait agonise à côté de moi. Son œil fixe la lampe du plafond comme si c'était l'ange Gabriel. Je malaxe une dernière fois ses nichons pour répandre son sang sur mon visage.

Un instant plus tôt l'orgie battait son plein chez Isidoro. Du whisky, de la *coke* et des femmes. À la santé de Samouraï ! Des serveurs en costumes français déambulaient parmi les poules et les invités débraillés. On avait marqué des points. Isidoro et le patron dansaient comme des baleines, complètement

défoncés ; la bite à l'air et la chemise auréolée de graisse et d'alcool.

Le temps file sans juger de rien. L'alcool chloroforme mes artères, les détonations bousillent mes tympans. Inerte, je garde les yeux fermés.

Le feu ondule sous la paroi interne de mes paupières, des couleurs surgissent, se déstructurent et se fondent les unes dans les autres. Les explications s'entrechoquent : la bande de Samouraï, des porte-flingues vengeurs de Pépito, le FBI, Will Smith ? Au vacarme des balles succèdent les gémissements et les voix. Je ne comprends pas cette langue, je ne comprends pas ce pays, je ne sais pas ce qui se passe mais je suis bien vivant. Complètement indemne.

Les assaillants se sont volatilisés. À l'heure du bilan, le patron toussote, étendu dans une mare de boyaux. Il fallait bien que ça arrive un jour. Comme on dit dans mon village : « on se rend tous aux chiottes et au cimetière ». Je passe un coussin éventré derrière sa tête, du sang file par la commissure de ses lèvres mais il empèste encore l'alcool. Il ouvre les yeux et baragouine un truc que je ne pige pas. Je m'approche, tends une oreille pile sur le fil de sa bouche.
– Trouve mon fils Gian', retrouve mon héritier…

Quelque chose fait ding-dong dans ma tête, une bagnole qui carbure à contre-sens, tous feux éteints sur l'autoroute. Le patron s'accroche à sa dernière volonté :

– Trouve mon fils... Nique tous ces salopards, nique ces fils de pute Gian', fais les rôtir.

Puis il se laisse mourir, apaisé. Son ultime scène de cinéma.



Ont participé à ce numéro :

Jordi Cardoner

est comédien, auteur, humoriste, professeur de SVT démissionnaire, et surtout conteur génétiquement modifié. Il est un des animateurs de la compagnie BAO, une troupe de théâtre et d'improvisateurs très active sur Montpellier. Sa carte de conteur « arts et sciences » l'amène à participer à des opérations étranges comme réécrire l'histoire du Lez (le micro fleuve côtier qui traverse Montpellier) dans le cadre de la ZAT (Zone Artistique Temporaire), de raconter d'étonnantes histoires sur le vin (*La Part des Anges : fantaisies viticole*) pour des dégustations un peu partout dans la région Languedoc-Roussillon, ou bien d'écrire une conférence sur la Peluchologie (la science d'étude des peluches) pour l'Université Montpellier 2. Son écriture s'inspire d'auteurs comme Richard Brautigan (*Tokyo-Montana-Express*), Quim Monzo (*El perqué del tot plégat*) ou John Fante (*Mon chien stupide*).
Compagnie BAO
jordi.cardoner@yahoo.fr

Nimzowitsch

est le pseudonyme d'un écrivain qui tient à rester silencieux. Ce nom fait référence au joueur d'échecs Aaron Nimzowitsch (1886-1935), chef de file de l'école hypermoderne connu pour ses coups mystérieux et ses aphorismes déroutants. À défaut d'informations sur l'auteur, l'on se bornera à constater que l'idée-force des hypermodernes était de prendre l'avantage sur l'adversaire non en dominant le centre de l'échiquier, ainsi que le voulaient les tenants de l'école classique, mais en se développant depuis les marges.
Son premier roman *Tuer le temps* est paru aux *Éditions de l'Abat-Jour*.

Le Golvan

commence à vouloir sérieusement sortir la tête de son trou. Il publie des poèmes chez *Paul Van Melle* (revue belge) et dans la revue *Décharge* (France). Récemment, deux nouvelles parues dans *La Revue des Ressources* : *Taravana* et *Easter Island*.

Maud Saintin

vient d'achever son quatrième roman, *Je ne suis que son nègre*. Elle est actuellement auteur et chanteuse du groupe *MonMec* avec qui elle se produit sur scène. Maud a collaboré sur le dernier album de *Soulem Productions* (Londres) et tient un blog sur myspace depuis 2006.
http://fr.myspace.com/monmec
http://fr.myspace.com/maudyblues
http://fr.myspace.com/soulemsongs
maudsaintin@hotmail.fr

Antonella Fiori

vit et travaille à Marseille.
Bourse d'encouragement à l'écriture, commission théâtre, du Centre National du Livre en 2002, Poète inédite du *Cipm* en 1998, lauréate du prix de poésie de la ville de Marseille en 1997, textes publiés en revue dans : *Incidences*, *Haïku sans frontières*, *Mille Poètes*, *Poste Restante, Aléatoire, Edidinter, Poésie Première, La plume, La cause des causeuses, Squeeze* etc. Chansons pour enfants publiées aux *Éditions Le port a jauni*. Collabore avec les compagnies de théâtre *Ma voisine s'appelle Cassandre*, *Mila Rosa* et *Madgiquepool*. Co-fondatrice des *Performances Migratoires* avec Vinciane Saelens en mai 2009. Développe également des ateliers d'écriture en milieu scolaire, ainsi qu'au sein de projets avec des associations.
Depuis 2001, dirige les ateliers d'écriture enfants-adolescents du Badaboum Théâtre à Marseille.
En 1997, création du site *Plaques sensibles* poétique du graffiti. Lecture d'une chronique par semaine dans l'émission *Radiodiction*.
En 2011, elle met en ligne son travail et sa recherche sur la mémoire ouvrière du quartier de Riaux à l'Estaque en créant le site http://www.riotinto.fr.

Rip

au pied de la lettre, c'est un troll blogosphérique élevé en fût de chaînes. Un mort de rire. Pas d'âge, pas de corps, pas de cadre. Une paire de couilles virtuelles. Sa devise : « Pas de devise ». Pseudo sans nom qui joue sur les mots mais ne les mâche pas — qui fait la vomissure intéressante. Auteur sans le H qu'il a fumé. Désagrégé de lis-tes-ratures.
Noblesse au champ puis le repos, au détour d'un texte, par-delà le soupirail, on le retrouve parfois, languide, lové dans un C.
Son premier roman *Coke de Combat* est disponible aux *Éditions Leo Scheer*.

François Cosmos

est un écrivain du dimanche matin — et encore, pas toutes les semaines. *Au Cygne noir, Donostia, L'Invention du Pistolet, Le Premier Conte du Hamac, Le Quotient esthétique (QE), Petibou et Suva*, ont été publiés en ligne en 2011 par les *Éditions de l'Abat-Jour*. *Pierre Ménard a existé* figure dans *L'Ampoule*, n°0, juin 2011. *La Lance rompue* a été publié dans *L'Atelier du Roman*, n°27, septembre 2001 (sous le pseudonyme d'Antoine Gauthier). Sans compter plus de 70 publications alimentaires sous un autre nom. Pour en savoir moins, lire entre les lignes des non-réponses faites par François Cosmos aux interrogations écrites de Marianne Desroziers du *Pandémonium Littéraire*.

Richard Maurel

est né le 14 Septembre 1960 (le jour de la rentrée des classes, ce qui décidera plus tard de sa vocation de cancre) à Douala au Cameroun. Il est professeur dans l'enseignement secondaire et auteur pendant les vacances, aussi bien de poèmes que de nouvelles et de pièces de théâtre. Entre autres, sa nouvelle fantastique *Le principe de la mandragore* a été éditée dans le recueil thématique *Pouvoir et puissance* aux *Éditions Sombres Rets*, sa pièce *La Diva de la*

Gougniaude a été jouée par une troupe du sud de la France et ses poèmes sont parus dans plusieurs anthologies. Il tient également un blog proposant de nombreux textes
http://karmatotal.unblog.fr

Salima Rhamna

est enseignante en collège dans la région de Bordeaux. Elle est l'auteure d'un premier roman, *Chbebs !*, polar spagaytti paru en 2011 aux *Éditions de l'Abat-Jour*, et écrit régulièrement des billets pour le site *Causeur.fr* et son propre blog *Macache !*

Janine Martin-Sacriste

est née en 1954 à Cognac, entre vignes et océan.
Après un Baccalauréat Philo elle entre très vite dans la vie active et choisit un métier qui la relie à la mer : transitaire maritime.
Elle a commencé à écrire très tôt, mais n'a que récemment éprouvé le désir de partager cette passion en découvrant le forum *VosÉcrits* sur Internet.
Une de ses nouvelles, *Un deuil en province*, à été publiée en 2010 du sein du recueil collectif *Nouvelliennes* aux *Éditions Printernet*.

Isabelle Monin

publie dans la revue *Némésis* depuis 2001, a publié dans la feuille *Vermifuge* en 2010 et *Dézopilant* en 2011 et travaille actuellement à la parution de son recueil de poèmes, *Trois fois rien des astres* et de nouvelles, *Fenêtre ouverte sur le chaos*. Un long poème est également en gestation ainsi qu'un roman.
Après son expérience au sein de l'association Némésis dont elle fut présidente de 2004 à 2008, Isabelle prépare le Festival Biennal de Littérature Contemporaine qui aura lieu les 01-02-03 juin 2012 à Dijon, en collaboration avec Perrin Grimard des *Éditions Vermifuge*.
http://www.myspace.com/thelgein_isamonin
isa.monin@wanadoo.fr

Lemon A

Né en 1973 sur Terre, diplômé mais autodidacte, directeur de publication / auteur clientéliste de *Squeeze*.
Autres publications : *Les disques tournent en boucle*, in *Nouvelliennes*, chez *Printernet*. Juin 2010 - *Kaléidoscope*, in *Revue des Muses à Tremplin* n°6. Juin 2010.

Avec la complicité de :

Les Éditions de l'Abat-Jour
www.editionsdelabatjour.com/

Librairie Moustache et Trottinette
5, rue Jules Latreilhe, 34 000 Montpellier
www.facebook.com/moustache.et.trottinette

Site littéraire Fulgures
www.fulgures.com

Revue Les Muses à tremplin
www.lesmusesatremplin.blogspot.com

Région Languedoc-Roussillon
www.laregion-culture.fr

Rendez-vous au printemps pour le numéro 5

■■■

Souvenez-vous que chez Squeeze, l'Appel à textes est permanent.

Toutes les modalités sur notre site :
www.revuesqueeze.com

Au plaisir de vous lire.

Quickie Squeezi

■

Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Lucie M., Pascale C.
Comité de lecture : Amélie D., Pascal O., Céline C., Miguel L., Renaud V.
Identité graphique : Darsanha
Conception multimédia : Bérénice Belpaire
Maquette : Éfélyd

Égérie : Quickie Squeezi

